Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 72 (2018)

Heft: 3

Artikel: L'émancipation du zaal oriental de ses modèles andalous à l'ère mamelouke

Autor: Özkan, Hakan

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-813517

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DE GRUYTER ASIA 2018; 72(3): 819–862

Hakan Özkan*

L'émancipation du *zağal* oriental de ses modèles andalous à l'ère mamelouke

https://doi.org/10.1515/asia-2017-0074

Résumé: Le *zağal* oriental a été considéré comme le petit frère du *zağal* des grands maîtres andalous comme Ibn Quzmān, Mudġalīs et d'autres – du moins, c'est ce que nous pouvons déduire en lisant les premières poétiques de cette forme poétique qui ont été écrites sur la rive orientale de la Méditerranée. Safīyaddīn al-Ḥillī (677/1278–749/1348) qui a été le premier à rédiger une telle poétique fonde sa théorie sur les *zağals* modèles d'Andalousie. Dans sa poétique il catalogue et explique les lois et les règles morphologiques, lexicales et syntactiques selon lesquelles un *zağğāl* aspirant devrait forger ses vers, tout en soulignant qu'Ibn Quzmān ne voulait défendre que l'utilisation excessive de l'*iʿrāb* (la flexion désinentielle). Dans une large mesure al-Ḥillī laisse de côté la réalité de la production des *zağals* par les poètes de Syrie, d'Irak et d'Égypte à ce moment-là. Par contre, une poétique postérieure comme le *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn* d'un certain Ǧamāladdīn al-Banawānī (m. 860/1456) ne mentionne de *zağals* andalous et ne tente pas d'en établir des règles. Notre présente contribution a pour but de démontrer d'une part que les poétiques sur le *zağal* se sont émancipées de leurs modèles andalous et les règles de composition que les auteurs tels qu'Ibn Quzmān, pour nommer le plus important, n'ont jamais formulées. D'autre part nous examinons les anthologies de *zağal* et des encyclopédies littéraires écrites en Orient pendant le 7e/13e siècle jusqu'au 9e/15e siècle pour mesurer l'importance des *zağals* andalous comparée à celle des *zağals* autochtones. Finalement nous avons identifié deux groupes distincts auxquels les *zağğālūn* orientaux appartiennent et nous essaierons de mieux définir le lieu et la date où des *zağğālūn* orientaux se sont manifestés pour la première fois.

Keywords: *zağal* andalou, *zağal* oriental, littérature mamelouke, poésie mamelouke, poétique

***Corresponding author: Hakan Özkan,** Institut für Arabistik und Islamwissenschaft, Westfälische Wilhelms-Universität Münster, Schlaunstr. 2, Münster 48143, Germany.
E-mail: hakan.ozkan@uni-muenster.de

1 Quelques remarques préliminaires

Bien qu'il soit composé dans une langue imprégnée par le langage courant (*malḥūn*) le *zağal*[1] oriental comme son prédécesseur d'al-Andalus ne peut pas être considéré *stricto sensu* une forme poétique populaire du type pratiqué par le « petit peuple ». Tout au contraire, dans la Syrie du 7e/13e siècle et plus précisément dans les régions qui se trouvaient sous le règne des princes Ayyoubides et des Artukides (Māridīn) l'art du *zağal* était devenu une mode prestigieuse dans les cours princières.

Très peu est connu du chemin que le *zağal* a pris pour arriver en Syrie, mais on est en droit de supposer qu'il était passé par l'Egypte pour s'y installer au cours du 6e/12e siècle. Bien qu'il existe des *zağals* de la même période en Egypte, il n'est guère possible de parler d'une poésie de cour comme c'était le cas des *zağals* composés dans les cours princières de Syrie. Notamment Ṣafīyaddīn al-Ḥillī (677–750/1278–1349), le grand poète iraquien et le premier à écrire une poétique du *zağal*, a passé à la cour des Artukides de Māridīn la plus grande partie de sa vie,déclare qu'il s'est mis à écrire un petit nombre de poèmes *malḥūn* pour prouver qu'il en était capable. En même temps il tient à souligner qu'il n'appartient pas à un type de poètes qui compose essentiellement de la poésie populaire. Ce faisant, il laisse entendre qu'il y existait deux groupes de poètes qui pratiquaient ce type de poésie : le premier composé de poètes d'élite comme al-Ḥillī qui, d'habitude composaient des poèmes en *fuṣḥā* mais qui n'ignoraient pas l'importance accrue des nouvelles formes en langue mixte et qui, en conséquence, se mettaient à en composer parce que ces formes étaient devenues en vogue et surtout pour faire plaisir à leur souverains qui se délectaient de ce nouveau genre de poésie.[2] Le deuxième groupe, tout en étant plus large, consistait des *zağğālūn*, plutôt inconnus pour nous, qui ne composaient que ces formes populaires et circulaient dans des milieux à part qu'al-Ḥillī connaissait bien mais avec lesquels il prenait en même temps ses distances. Cette division entre les deux groupes n'est pas seulement perceptible dans une large mesure dans la poétique de Ṣafīyaddīn al-Ḥillī et celle de son successeur Ibn Ḥiğğa al-Ḥamawī (767–837/1366–1434) dont nous parlerons plus tard ; elle l'est aussi du point de vue de la sélection des *zağals* par les anthologistes érudits

1 Le *zağal* est une forme de poésie strophique en dialecte qui s'est établie en al-Andalus pendant le 6e/12e siècle. Une strophe se compose typiquement de quatre vers dont le dernier comporte une rime répétée à la fin de chaque strophe et qui se distingue de la rime des trois vers précédents, donc *bbba, ccca, ddda* et ainsi de suite.

2 Larkin 2008 : 204 ; Larkin 2007 : 12, et note n°. 4 ; al-Ḥillī 1990 : 134. V. aussi Ğammāl 1966 : 175 et Cachia 2008 : 146.

qui ont écrit des recueils de *zağals* que nous présenterons dans la 3e partie de cet article.

On a beau chercher des traces d'une critique qui s'est proposée de discuter ou d'examiner au niveau d'une poétique les *zağals* en al-Andalus pendant les siècles où on se plaisait à goûter cette nouvelle forme de poésie, hormis les très rares remarques faites par Ibn Quzmān telle que sa phrase célèbre :

wa-qad ğarradtuhu [c'est à dire le *zağal*] *mina l-iʿrāb / ka-taġrīdi s-sayfi mina l-qirāb.*[3]

J'ai dépouillé le *zağal* de la flexion désinentielle [*iʿrāb*] / comme on tire l'épée de la gaine.

Toute la poétique d'Ibn Quzmān se résume pratiquement dans cette phrase. L'absence de la flexion désinentielle est le trait commun à tous les *zağals* en Orient comme en al-Andalus à pied égal sans pour autant que cette particularité puisse être considérée comme une injonction sans appel. Pour cela Ibn Quzmān et d'autres ne s'y tenaient pas à la lettre. Bien au contraire, il s'en écartaient souvent – un fait qui est largement répertorié par les théoriciens du *zağal*.

A part cela, il semble que les *zağals* andalous ont été pour un certain temps les modèles sur lesquels les *zağals* orientaux ont été calqués. Cela vaut particulièrement pour certains entre eux qui proviennent de la Syrie où Ḥamāh, Māridīn et Damas en particulier, s'avéraient de vrais centres de production des *zağals*. Mis à part les thèmes tout à fait similaires, sur lesquels nous ne nous pencherons pas dans cette étude, on y trouve un bon nombre d'andaloucismes comme le *zab* (*ḏāb*) signifiant "maintenant" et *las* pour ("*laysa*") ; ce qu'on ne trouve à peine dans les *zağals* d'Égypte particulièrement ceux d'une date ultérieure.

Un grand amateur du parler andalou fut le poète Sirāğaddīn ʿUmar b. Masʿūd al-Maḥḥār (m. 711/1311).[4] Né à Alep et vivant à Ḥamāh comme poète de cour des princes Ayyoubides à partir de l'an 683 de l'Hégire, il s'engouait du parler andalou – à tel point qu'à la fin du premier *zağal* de son *diwan* il s'en vante rondement en déclamant :

maġribī lafẓī lakinnī min ahli š-Šām.[5]

Mes paroles sont maghrébines, mais je suis Syrien.

---

3 Nykl 1933 : 9.

4 Sur lui v. Brockelmann 1938 : 2: 1 ; al-Kutubī 1983 : 3: 146–153 ; al-ʿUmarī 1988 : 16: 203–209 ; aṣ-Ṣafadī 1931– : 23: 122–132 ; Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī 1993 : 3: 193 ; Ibn Taġrībirdī 1972 : 9: 221–222 ; Ziriklī 2002 : 5: 66. Cf. Haykal 1983 : 114–116 ; Bauer 2005b : 120 ; Bauer 2006 : 211–213 ; Bauer 2007a : 153.

5 Al-Maḥḥār 2001 : 344.

Al-Maḥḥār revendique donc son identité syrienne qu'il met en contraste avec son attachement au parler andalou. Ce qui est remarquable dans cette phrase est l'opposition forte de ces deux faits qui ne constituent pas nécessairement une contradiction absolue en soi. Car, on pourrait bel et bien préférer le parler andalou (qui d'ailleurs n'est pas si fort que ça dans les *zağals* d'al-Maḥḥār) comme convention d'une forme poétique, sans devenir andalou tout court. D'autant plus que l'utilisation des andaloucismes était déjà une pratique acceptée et répandue dans le milieu des *zağğālūn* et leurs aficionados. Pour cette raison, il nous semble que cette opposition, évidente au premier abord, se veut comme une manière de nouer en termes positifs les deux faits contradictoires de prime abord : al-Maḥḥār, tout en s'enorgueillant de se conformer aux conventions des grands maîtres andalous, reste Syrien dans son habitus et dans ce qu'il exprime par ses poèmes. Néanmoins, il a dû considérer nécessaire de prendre ses distances avec les poètes d'al-Andalus, probablement pour ne pas être considéré comme quelqu'un qui voulait apparaître comme un poète andalou ou quelqu'un qui tentait de donner l'impression d'appartenir à ce groupe.[6] Cela dit, il faut se rendre compte que les dialectes arabes sont parfois aussi caractérisés par des phénomènes et conventions morphophonémiques, phonologiques, orthographiques et morphosyntactiques très semblables qui font que des strophes d'un *zağal* d'Ibn Quzmān du point de vue de la graphie pure puisse apparaître comme un exemple de *zağal* oriental.

En Egypte les andaloucismes apparaissaient moins fréquemment, du moins c'est l'impression qui s'impose après la lecture des *zağals* disponibles dans des manuscrits ou des *mağmūʿas* (une *mağmūʿa* est une collection de manuscrits qui sont reliés ensemble). On en trouvait des exemples dans un premier temps (jusqu'à la fin du 7e/13e siècle à peu près), comme il est démontré par exemple dans les *zağals* de Muğāhid Ṭannāš al-Ḫayyāṭ (m. 672/1274) de la ville de Fusṭāṭ. Or, plus tard, des célèbres *zağğālūn* égyptiens tels qu'al-Ḥammāmī (m. 712/1312),[7] al-Miʿmār (m. 749/1348)[8] et Ḫalaf al-Ġubārī (m. 791/1341)[9] pour ne citer

6 Cf. Bauer 2005b : 120.

7 Weintritt 2005 : 381–390 ; Ibn Šākir al-Kutubī 1973 : 4: 205–219 ; aṣ-Ṣafadī 1997 : 103–120 ; aṣ-Ṣafadī 1998 : 5: 503–520 ; Ibn Iyās 1982 : 1,1: 443 ; Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī 1993 : 4: 393–395 ; as-Suyūṭī 1967 : 1: 569 ; al-ʿUmarī 1988 : 18: 216–220.

8 V. pour sa biographie et les sources le concernant l'article de Bauer 2002. Bauer a écrit un autre article sur l'unique *maqāma* d'al-Miʿmār : Bauer 2003. V. aussi Biesterfeldt 2012 et Özkan 2013.

9 Cf. sur lui al-Ġubārī 2013 ; Larkin 2008 : 218–220 et Larkin 2007 : 11–16. L'auteur de la poétique *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*, al-Banawānī (v. plus bas), fixe sa date de mort à l'an 791/1389, v. le manuscrit du *Dafʿ* dans la Staatsbibliothek Berlin, 7170, We II, 108, fol. 55r.

que les plus célèbres ne s'en servaient que très rarement, hormis l'omniprésent préfixe verbal de l'inaccompli *na-*, qui dans la langue écrite et dans les dialectes orientaux marque la première personne du pluriel tandis qu'elle est utilisée pour la première personne du singulier dans le dialecte d'al-Andalus, et en l'occurence celui du Maroc jusqu'à nos jours.

Pour conclure ces remarques préliminaires et sans entrer dans une analyse minutieuse qui n'est pas l'objet de cette étude nous pouvons retenir que l'influence andalouse au niveau de la langue se limite à des cas assez rares – très probablement pour y conférer une touche andalouse ou une nuance andalouse étroitement liée à cet art dans un premier temps – et aussi parce que des mots purement andalous qui n'ont pas été conventionnalisés dans cet art jusque-là (comme *yaddā* qui signifie "en effet" ou *mazād* pour *masǧid*, ou bien encore des mots carrément romans fréquemment utilisés par les poètes andalous) auraient risqué être complètement incompréhensibles pour le public oriental. Donc, l'utilisation des andaloucismes n'était très probablement qu'une convention limitée pour marquer le genre du *zağal* comme tel.

2 Les poétiques du *zağal* et le rôle des *zağals* andalous

a) Ṣafīaddīn al-Ḥillī (677–750/1278–1349) et son *Kitāb al-ʿĀṭil al-ḥālī wa-l-muraḫḫaṣ al-ġālī*

Ṣafīaddīn al-Ḥillī avait bien compris le caractère souple de la déclaration d'Ibn Quzmān. Selon al-Ḥillī c'est seulement si la flexion désinentielle était recherchée qu'elle devenait critiquable, ce qui correspondait parfaitement au mode opératoire d'Ibn Quzmān.[10] C'est donc avec cette réserve qu'al-Ḥillī déconseille l'utilisation des formes désinentielles et met en exergue d'une manière très méticuleuse et bien organisée ce qui à son avis était censé interdit au niveau du lexique, du mètre et de la rime dans le *zağal* d'un coté et dans le *šiʿr* de l'autre.

En regardant de près les exemples des vers de *zağal* « défectueux » il saute aux yeux qu'ils sont écrits dans leurs quasi-totalité par les *zağğālūn* d'al-Andalus. Ṣafīaddīn al-Ḥillī a pu consulter les *diwans* de deux fameux *zağğālūn*, Ibn Quzmān (né avant 479/1086–555/1160) et Mudġalīs ou Madġallīs (un contemporain d'Ibn Quzmān dont la date de mort est inconnue).[11] Puisque le

10 Al-Ḥillī 1956 : 14.
11 Al-Ḥillī 1956 : 97.

diwan de Mudġalīs est introuvable, les *zağals* qu'al-Ḥillī fournit représentent la source la plus complète dont nous disposons de ce poète. Ce sont aussi les deux poètes qu'il cite le plus souvent : Ibn Quzmān 96 fois et Mudġalīs 57 fois.

Les orientaux y figurent uniquement à deux reprises ; une fois al-Ḥillī se sert d'un *zağal* très fort en rimes internes d'Aḥmad b. ʿUṯmān al-Amšāṭī (m. 725/1325) un *zağğāl* cultivé, secrétaire au Dār al-Biṭṭīḫ à Damas, et également instruit dans la composition du *šiʿr*.[12] Hoenerbach note le concernant que beaucoup dans la structure et la métrique de ses *zağals* ressemble aux poèmes d'Ibn Quzmān et de Mudġalīs.[13] La deuxième fois, il relate la critique qu'al-Amšāṭī porte envers ʿAlī b. Muqātil (m. 761/1360) de Ḥamāh, un *zağğāl* pur et dur,[14] entre autre pour utiliser l'expression *ahlan wa-sahlan* dans un *zağal*, qui par son *tanwīn* (une forme d'*iʿrāb* particulièrement blâmable selon al-Ḥillī) lui semblait fortement répréhensible.[15] Mis à part ces deux exemples, les *zağals* d'origine orientale n'y figurent pas à l'exception de douze compositions de la plume d'al-Ḥillī lui même – une pratique répandue dans les traités de poétique et les anthologies où les auteurs tentent de valoriser leur compositions auprès des autres poètes et des critiques. Il s'agit d'un florilège des *zağals* dans lequel al-Ḥillī émule les styles distincts de l'Egypte, de l'Irak et de la Syrie.[16] Deux choses intriguent dans le recueil d'al-Ḥillī : Premièrement il laisse entrevoir que chaque région avait déjà développé son style de *zağal* distinct à cette époque, un fait qui témoigne d'une application de longue date de cet art qui a finalement abouti à une adaptation locale et une appropriation de cette forme importée. Deuxièmement il est surprenant qu'al-Ḥillī n'ait pas inclus les *zağals* d'autres *zağğālūn*. Ne lui plaisaient-ils pas ? Etaient-ils tous défectueux ? Ou est-ce qu'il voulait seulement démontrer son savoir-faire dans ce domaine en purgeant ses *zağals* de tous les 'défauts' qu'il avait énumérés pour que personne ne puisse lui reprocher d'avoir rédigé son traité avec le but d'excuser son incapacité d'en produire des exemples impeccables ? De toute

---

12 V. sur lui Hoenerbach 1956 : 10 ; Hoenerbach 1954 ; Ibn Kaṯīr 1999 : 14: 120 ; Ibn al-ʿImād 1993 : 8: 119 ; aṣ-Ṣafadī 1998 : 1: 287–292 ; Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī 1993 : 1: 201.

13 Hoenerbach 1954 : 726–728.

14 ʿAlī (ou ʿAlāʾaddīn) Ibn Muqātil at-Tāğir (« le commerçant ») est le *zağğāl* le plus cité dans des anthologies comme le *ʿUqūd al-laʾāl fī-l-muwaššaḥḥāt wa-l-azğāl* d'an-Nawāğī, le *Durr al-maknūn fī sabʿa funūn* d'Ibn Iyās al-Ḥanafī et le *Rawḍ al-ādāb* d'al-Ḥiğāzī que nous allons présenter plus bas. Ibn Ḥiğğa le traite d'une manière constante dans son *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal* et aussi dans la *Ḫizānat al-adab* sous des rubriques différentes telles que le *ğinās* (la paronomase). Sa biographie se trouve parmi d'autres dans Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī 1993 : 3: 205 ; aṣ-Ṣafadī 1998 : 4: 556–566 ; aṣ-Ṣafadī 1931– : 22: 136–139.

15 Al-Ḥillī 1956 : 74–75.

16 Al-Ḥillī 1956 : 99–131.

manière il ne se montre pas ouvertement fier de son œuvre et dit qu'il s'agit d'une folie de jeunesse, rien de plus.[17]

On voit donc une certaine hésitation, une ambivalence envers cette forme de poésie imprégnée par le langage courant. D'un coté al-Ḥillī se montre très en faveur de ces nouveaux styles dialectaux au point de se mettre à les étudier en profondeur et en composer quelques-uns. De l'autre il craint que la pratique de composer des vers dialectaux puisse nuire à sa faculté de composer des vers en *fuṣḥā* ce qui serait d'ailleurs arrivé à Ibn Sanāʾ al-Mulk.[18] Ewald Wagner note d'ailleurs qu'al-Ḥillī était « plus attaché à la poésie des Abbasides qu'à celle des *zağğālūn* andalous, ce qui ne surprend pas vu son origine. Le courant de la tradition des *muḥdaṯūn* ne débouchait pas dans la poésie populaire orientale uniquement par le biais de l'Espagne, il s'alimentait aussi directement de ses propres sources. »[19]

b) Ibn Ḥiğğa al-Ḥamawī (767–837/1366–1434) : *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal*[20]

Epistolier éminent, l'un des plus célèbres poètes et prosateurs de l'époque mamelouke et l'un des derniers grands secrétaires d'Egypte et de Syrie, Ibn Ḥiğğa al-Ḥamawī[21] fut le deuxième à écrire une poétique du *zağal*. Même s'il n'hésite pas à plagier l'oeuvre d'al-Ḥillī de manière éhontée et à plusieurs reprises – un fait très bien documenté par Hoenerbach dans le cas de son livre *Bulūġ al-amal* et par an-Nawāğī pour ses autres écrits[22] – il se livre à une critique sévère d'al-Ḥillī et de ses *zağals*. Ibn Ḥiğğa fait preuve d'un sophisme accablant dans l'application des soi-disant lois de *zağal*, que, à la différence de Ṣafīaddīn al-Ḥillī, il prend souvent au pied de la lettre, avec l'objectif de mettre au ban de la communauté des *zağğālūn* des poètes distingués comme al-Ḥillī, al-Amšāṭī mais aussi Ibn Quzmān. Il va même jusqu'à dire au sujet du *zağal* (*az-zamān saʿīd muwāṭī*) d'Ibn an-Nabīh (560–619/1164–1222), né en Égypte, surtout connu pour sa poésie amoureuse et ses dithyrambes, qu'il a écrit pour le prince Ašraf Mūsā de Niṣībīn :

> *lam yakun lahū bi-maʿrifati hāḏā l-fanni ilmām.*[23]
>
> Il n'avait pas de connaissance approfondie de cet art.

---

17 Al-Ḥillī 1956 : 99.
18 Larkin 2008 : 204 ; al-Ḥillī 1956 : 14.
19 Wagner 1960 : 98.
20 Ibn Ḥiğğa 1974.
21 V. la biographie dernière en date avec une liste des sources mise à jour chez Stewart 2009 : 137–147.
22 An-Nawāğī a dédié un livre entier à ce sujet où il fait état de sa propension à plagier dans un livre intitulé *al-Ḥuğğa fī sariqāt Ibn Ḥiğğa*.
23 Ibn Ḥiğğa 1974 : 86.

Un commentaire assez sévère pour un des plus anciens et plus fameux *zağals* de l'histoire, placé en première place dans plusieurs anthologies de *zağals* tels que le *ʿUqūd al-laʾāl* d'an-Nawāǧī et le *Rawḍ al-ādāb* d'al-Ḥiǧāzī (dont nous parlerons plus tard) et le seul *zağal* à être cité dans la célèbre anthologie bachique, *Ḥalbat al-kumayt* d'an-Nawāǧī. D'autant plus que ce n'est pas seulement Ibn Nubāta qui lui a donné la réplique dans une *muʿāraḍa*, mais aussi un des plus grands hommes de lettres de cette époque, aṣ-Ṣafadī (696–764/1297–1363).[24]

Ibn Ḥiǧǧa ne se soucie pas d'organiser son livre en chapitres. Par contre, dans le détail il suit la même approche qu'al-Ḥillī en choisissant les vers « défectueux » d'un poète célèbre pour relever un aspect pertinent à la composition des *zağals* ou même parfois ridiculiser l'auteur comme il l'a fait avec Ibn an-Nabīh. Il se dispense cependant de juxtaposer *šiʿr* et *zağal* en se limitant à l'analyse du dernier.

Quant aux *zağǧālūn* andalous qu'il traite pour la plus grande partie dans la première moitié de son livre – au point qu'on peut y voir un ordre chronologique vague – il affirme qu'ils ne respectent pas les « règles » de l'art du *zağal* qu'il croit avoir identifiées, malgré le fait que presque toutes ces « règles » auxquelles il fait référence remontent au travail d'al-Ḥillī. Des poètes d'al-Andalus, il en cite six : le plus souvent il s'agit d'Ibn Quzmān (19 fois), suivi par Ibn Ḥassūn (4 fois) et Mudġalīs (3 fois) – en tout il examine 32 *zağals* ou parties des *zağals* d'occident – un chiffre nettement inférieur à celui de Ṣafiaddīn al-Ḥillī.

L'innovation principale du livre d'Ibn Ḥiǧǧa réside dans la place qu'il accorde aux *zağǧālūn* de la Syrie et de l'Egypte (la plupart vivaient à son époque ou peu avant) tels qu'Ibn Muqātil dont il cite 19 *zağals* et al-Amšāṭī dont il cite onze. En tout il traite 61 *zağals* ou parties de *zağals* de 17 *zağǧālūn* orientaux dans sa poétique. On y voit donc une large majorité des *zağals* orientaux contemporains dans son livre.

Il convient de rappeler qu'Ibn Ḥiǧǧa appartient à un autre siècle que Ṣafiaddīn al-Ḥillī. À l'époque où il vivait l'art du *zağal* était devenu tellement important, même aux plus hauts rangs du royaume mamelouk que la compétition entre deux *zağǧālūn* était devenue une affaire d'état. La rivalité entre al-Amšāṭī (de Damas) et Ibn Muqātil (de Ḥamāh), avait dû être réglée à l'amiable par décret du Sultan al-Malik an-Nāṣir Ibn Qalawūn (684–741/1285–1341), lui même un *zağǧāl* passionné ! Ce dernier nomma des membres de jury (dans lequel figuraient les poètes illustres comme Ibn Nubāta (m. 768/1367) et

24 Rikabi 2007 et les sources citées là-bas, puis aṣ-Ṣafadī 1931– : 21: 447–449 et Ibn Taġrībirdī 1972 : 6: 284.

Ibn Sayyid an-Nās (m. 734/1334))[25] qui devaient trancher la question de savoir lequel des deux avait écrit le meilleur *zağal*. Le résultat a dû faire plaisir à Ibn Ḥiğğa, qui comme sa *nisba* l'indique, était aussi originaire de Ḥamāh. Sa position contre la poésie d'al-Amšāṭī et pour Ibn Muqātil dans tout son *Bulūġ*, où les deux sont mentionnés, témoigne d'un régionalisme marqué. Pourtant, c'est également la postérité qui a confirmé le verdict, aussi bien du jury que d'Ibn Ḥiğğa : Les *zağals* d'Ibn Muqātil se sont finalement avérés plus célèbres et plus fréquemment cités que ceux d'al-Amšāṭī comme nous allons le voir plus bas.

Il y a un autre incident qui montre à la fois la préséance d'Ibn Muqātil sur al-Amšāṭī et, ce qui nous importe davantage dans cette étude, l'importance d'al-Andalus comme point de référence dans l'imaginaire des *zağğālūn* orientaux de cette région et de cette époque là : al-Amšāṭī envoie un *zağal* (qui commence comme suit : *aʿšaq lak mina l-akyās*) à l'Ouest (*al-Maġrib*) pour voir comment il y sera reçu. La réponse ne lui aura pas déplu parce que son *zağal* rentre *muḫallaqan* (« parfumé »). Le *zağal* d'Ibn Muqātil (*nahwā ḫayyāṭ*) par contre est tellement magnifique « que le peuple de l'Est et de l'Ouest se sont inclinés devant lui ».[26]

Bien qu'Ibn Ḥiğğa aie une forte préférence pour le *zağal* syrien – treize, donc la plupart de ces poètes sont originaires de la Syrie où étaient actifs en Syrie, seulement quatre venaient d'Egypte – il parle en termes très élogieux des *zağals* égyptiens : selon lui ils sont d'un style très doux et sont amusants avec l'ésprit typique des cairotes. Il cite quelques exemples des *zağğālūn* importants mais inconnus pour nous, comme Šamsaddīn Muḥammad al-Aʿraǧ, le *qayyim ad-diyār al-miṣrīya* (« le préposé ou chef des terres égyptiennes », un titre honorifique répandu parmi les *zağğālūn*) et Šihābaddīn Aḥmad al-Qimāḥ/al-Qumāḥ qui portait un autre titre honorifique, celui de *rāǧiḥ raǧǧāḥ Miṣr* – ce qui correspondrait selon toute vraisemblance au sens de « le plus apte des arbitres ». Les dates biographiques et les *zağals* de deux autres poètes Egyptiens qu'il cite sont par contre un peu mieux préservés : Il s'agit d'al-Ġubārī qu'il mentionne une fois et Ibrāhīm al-Miʿmār dont il fait des éloges au début de son livre en disant que c'était un poète né qui même s'il ne disposait pas d'aptitude dans la langue standard (*al-ʿarabīya*) avait par sa nature le *ḏawq al-adab*, donc le bon goût littéraire à tel point qu'il pouvait écrire des poèmes si magnifiques que même le grand Ibn Nubāta l'enviait.[27] Il est très intéressant à cet égard de voir comment Ibn Ḥiğğa traite à égalité al-Miʿmār et Ibn Quzmān en disant :

---

25 Pour sa biographie et des sources sur Ibn Nubāta v. la note de Bauer 2009 : 184–201. Sur Ibn Sayyid an-Nās : Rosenthal 2007.

26 Ibn Ḥiğğa 1974 : 130.

27 Ibn Ḥiğğa 1974 : 52.

wa-li-hāḏā ʿadala qiblatu l-maġribi wa-huwa l-Imām Abū Bakr b. Quzmān.[28]

Egal à lui est la *qibla* de l'Ouest, le maître Abū Bakr b. Quzmān.

Malgré ce témoignage de haute estime très évident pour al-Miʿmār, il le néglige ou l'oublie totalement jusqu'à la fin de son livre où il fait semblant de s'excuser pour cette méprise à son égard en le louant pour son expertise dans le *zağal*.[29] Il ne s'arrête pas là. De ces *zağals* il ne cite que les vers initiaux – une belle indication de la réputation dont al-Miʿmār jouissait à cette époque ; c'est-ce que Taġrībirdī fait aussi, quand il rechigne à citer trop du diwan d'al-Miʿmār parce qu'en tout état de cause n'importe qui aurait très bien connu ses poèmes.[30] De l'autre coté cependant on peut comprendre la relégation des *zağals* d'al-Miʿmār à la fin de son livre d'une manière bien différente : contrairement aux autres *zağğālūn*, de renom d'ailleurs, qu'il critique pour contrevenir aux « règles du *zağal* » Ibn Ḥiğğa renonce à une telle critique envers la poésie d'al-Miʿmār. Au lieu d'exposer ses « défauts » qui sont nombreux, du moins quand on applique les critères anti-*iʿrābs* strictes d'Ibn Ḥiğğa il n'en fait rien. Est-ce qu'il n'a pas osé critiquer quelqu'un qui était vénéré par Ibn Nubāta, probablement le plus grand écrivain de cette époque là ? Rappelons qu'Ibn Ḥiğğa cite un *zağal* complet d'Ibn Nubāta dans son *Bulūġ*, ce qui du reste y arrive très rarement, comme le modèle parfait et inégalé d'un *zağal* sans faute. C'est, pour dire le moins, surprenant vu qu'Ibn Nubāta en a écrit seulement deux, le *zağal* cité par Ibn Ḥiğğa (qui est d'ailleurs une *muʿāraḍa* au *zağal* d'Ibn an-Nabīh, v. plus haut) et un autre très peu connu qu'on trouve dans un brouillon autographe d'Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī (773–852/1372–1449) dans lequel il fournit des additions au diwan d'Ibn Nubāta.[31] Il n'était donc pas un *zağğāl* passionné comme al-Miʿmār, al-Maḥḥār, al-Amšāṭī ou Ibn Muqātil et bien d'autres qui chacun ont composé au moins une dizaine de *zağals*. Vu le caractère dithyrambique de son *zağal* (il nomme *expressis verbis* les Ayyoubides en général et Abū l-Fidā Malik al-Muʾayyad, 672–732/1273–1331), plus précisément, il semble qu'Ibn Nubāta a cédé aux demandes pressantes de son souverain. D'ailleurs, on n'irait pas trop loin si on disait que son *zağal* est probablement celui qui fait le moindre usage du langage courant, tellement faible est son utilisation des expressions dialectales – un fait assez curieux pour le modèle inégalé de cette forme poétique *à priori* dialectale.

Comment Ibn Ḥiğğa, a-t-il donc pu arriver à une telle conclusion sans avoir regardé de près les *zağals* d'al-Miʿmār, un des plus grands *zağğāl* de l'époque et

28 Ibn Ḥiğğa 1974 : 52.
29 Ibn Ḥiğğa 1974 : 120.
30 Ibn Taġrībirdī 1984 : 1: 192.
31 Göttingen, 8o Cod. arab. 179, fols. 59ʳ–59ᵛ.

qui était en plus tenu en haute estime par Ibn Nubāta lui-même, le plus grand écrivain de cette époque dont la spécialité n'était pas le *zağal*, et qui adorait un poète qu'Ibn Ḥiğğa lui même a élevé au rang du maître de *zağğālūn* par excellence, Ibn Quzmān ?

c) Interlude : L'établissement du *zağal* en Orient et ses premiers représentants

Arrivé à ce point crucial dans la discussion du rôle des poètes andalous et orientaux, il convient de faire quelques remarques sur deux aspects extrêmement intéressants :

1. L'appartenance des *zağğālūn* orientaux à deux groupes distincts
2. Le lieu et la date où des *zağğālūn* orientaux se sont manifestés pour la première fois.

En ce qui concerne la première question rappelons-nous ce que nous avons dit sur Ṣafīaddīn al-Ḥillī et les deux groupes de *zağğālūn* dans l'introduction de cet article : nous avons mis en avant qu'il en existait deux groupes – les représentants du premier groupe étant des littérateurs d'élite qui pratiquaient la poésie de *fuṣḥā* en général et qui se mettaient à composer des poèmes *malḥūn* (comme Ibn Nubāta, Ibn an-Nabīh, Faḫraddīn Ibn Makānis et d'autres) et/ou à étudier cette poésie à coté de leur occupation principale avec la haute littérature (comme al-Ḥillī et Ibn Ḥiğğa). Les représentants du deuxième groupe, par contre, étaient des poètes qui composaient surtout des poèmes en dialecte et n'étaient pas à même de composer des poèmes raffinés en *fuṣḥā* (comme les nombreux *qayyimūn* et *rāğiḥūn* mentionnés dans le livre d'Ibn Ḥiğğa ainsi qu'Ibn Nuqṭa (m. 597/1200)[32] par exemple que nous présentons plus tard dans cette section) surtout parce qu'ils n'avaient pas reçu une éducation formelle dans la langue et la littérature sans parler des juges et des experts de *ḥadīṯ* ou tout ceux qui disposaient d'un poste prestigieux dans les chancelleries du royaume qui comprenaient souvent les poètes d'élite.

Plusieurs chercheurs ont, à juste titre, attiré l'attention sur le fait qu'il n'y avait pas de distinction claire entre l'élite et les strates basses de la société à l'époque mamelouke.[33] Les deux n'étaient, donc, en rien étanches – l'élite érudite des savants, des juges, des secrétaires et d'autres d'un coté et, pour reprendre un

32 Al-Ḥillī 1956 : 171–172, Ibn Kaṯīr 1999 : 16: 714–5, al-Muqaddasī 1974 : 28 ; v. aussi al-Ibšīhī 1986 : 2: 472 où al-Ibšīhī mentionne qu'il est considéré l'inventeur du *qūmā*. On trouve son nom dans la biographie de son frère ʿAbd al-Ġanī dans Ibn al-ʿImād 1993 : 6: 457 et aṣ-Ṣafadī 1931 : 19: 33.

33 Berkey 2005 : 135 ; Larkin 2008 : 193–194 ; Bauer 2007a : 154 ; Herzog 2012 : 131–58.

terme de Bauer, le *Kleinbürgertum* (« la petite bourgeoisie ») de l'autre, c'est-à-dire des petits commerçants, des artisans comme les noms d'al-Miʿmār, d'al-Ḥammāmī et d'al-Ǧazzār l'indiquent, tous faisaient partie d'*une* société. Larkin dit justement :

> They shared much in the way of cultural paradigms and life experience, including the use of colloquial language in their everyday lives.[34]

Le fait que « les paradigmes culturels » et « l'utilisation du langage courant dans leur vie quotidienne » étaient en grande partie partagés par l'élite comme par la « petite bourgeoisie », et le caractère perméable de la société arabe de cette époque-là au niveau de la possibilité d'ascension sociale par l'obtention d'un poste officiel, facilitait le contact entre la « petite bourgeoisie » et l'élite. En plus, cette « petite bourgeoisie » n'était pas illettrée – pendant l'ère mamelouke un grand nombre des *sabīl kuttābs* avaient été construits. Ils offraient à une grande partie de la société une éducation modique, la littérature incluse. D'ailleurs il semble que les gens appartenant aux classes « moyennes » de la société ou de la « petite bourgeoisie » avaient l'opportunité d'assister comme « auditeurs libres » aux séminaires des *ʿulamāʾ* comme c'était le cas d'al-Miʿmār.[35] Ceci mis à part, vu le rang éminent de la poésie dans la culture arabe, on ne doit pas écarter l'idée que la poésie, qu'elle soit élitaire ou populaire, ait pu aussi circuler dans les milieux de la « petite bourgeoisie », quitte à passer uniquement de bouche à oreille.

Même si les limites entre la sphère d'élite et la sphère populaire étaient floues cela n'empêche pas qu'il existait deux groupes distincts de *zaǧǧālūn* (ou, par extension, des poètes qui composaient des poèmes de langage mixte). Nous avons vu qu'al-Ḥillī fait preuve d'une attitude assez ambivalente envers cette forme de poésie d'une part de crainte que composer des vers dialectaux puisse nuire à la faculté de composer des vers en *fuṣḥā* et d'autre part du fait des milieux qu'il fréquentait. Les milieux du deuxième groupe des *zaǧǧālūn*, ceux de la « petite bourgeoisie », étaient fondamentalement différents des milieux des poètes d'élite tels qu'al-Ḥillī qui pratiquaient le *zaǧal* (et les autres formes de poésie populaire) comme activité annexe. Ibn Ḥiǧǧa nous donne quelques précisions à ce sujet : ce deuxième groupe était constitué des *ʿawāmm* (« hommes du peuple »), nommait des chefs (sg. *qayyim*) et des arbitres (sg. *rāǧiḥ* et *rāǧiḥ raǧǧāḥ*) parmi eux ; il se réunissait régulièrement à un jour fixe dans les assemblées des « hommes turbulents » (*ǧamārī*, très probablement le pluriel de *ǧamrī* = « homme turbulent »[36]) et de basse classe (*ḥarāfīš*, pluriel de *ḥarfūš*[37]) qu'ils

34 Larkin 2008 : 193.
35 Bauer 2002 : 71.
36 Dozy 1881 : *s.v.*
37 Dozy 1881 : *s.v.*

appelaient *ṭawābiq* (sg. *ṭābiq*).[38] Ibn Ḥiğğa nous fait part aussi qu'ils se laissaient emporter par des pratiques blâmables comme l'éloge exagéré de soi-même, et des jeux d'escroquerie aux mains des maîtres ignobles (*arāḏil*). Il est bien possible, mais guère imaginable que des littérateurs comme Ibn Ḥiğğa ou Ṣafīaddīn al-Ḥillī s'y rendaient souvent. En effet, la réserve de Ṣafīaddīn al-Ḥillī envers ce deuxième groupe de *zağğālūn* et la forme littéraire qu'ils pratiquaient se comprend plus facilement maintenant.

Il ne faut pas en déduire qu'il n'y eût pas d'échange. Il y en avait certainement, au moins selon le *Bulūġ* d'Ibn Ḥiğğa qui cite plusieurs *zağals* de ces chefs (*qayyim*, v. plus haut) de Damas, d'Alep, et d'Egypte, donc justement de ceux dont il parle de façon désobligeante dans l'introduction de son livre comme nous avons vu tout à l'heure.[39] Nous ne savons pas, par contre, quand les cours princières ont commencé à prendre goût à écouter des *zağals*.

Pour y voir plus clair en ce qui concerne les deux groupes dont nous avons parlé dirigeons notre attention vers la deuxième question de cette section : où les premières manifestations des *zağals* ont vu le jour en Orient et qui étaient leurs premiers représentants ? Jusqu'à nos jours on supposa que le *muwaššaḥ*, le frére du *zağal*, un poème strophique de cinq strophes écrit en langue littéraire, soit arrivé plus tôt que le *zağal* en Egypte.[40] Thomas Bauer était le premier à postuler que le premier *zağal* documenté dans l'Est était celle d'Ibn an-Nabīh.[41]

Or, Ibn an-Nabīh n'est en rien le premier représentant de cette forme en Orient. Le plus ancien à notre connaissance était Abū Manṣūr b. Nuqṭa al-Muzakliš, connu sous le nom d'Ibn Nuqṭa. D'après Ibn Kathīr c'était « un poète né, libertin, d'expression élégante » (*maṭbūʿ ẓarīf ḫalīʿ*),[42] parcourant les marchés de Bagdad en chantant des *kān wa-kān*[43] et des *mawālīyā*[44] pendant le

38 Ibn Ḥiğğa 1974 : 61.

39 Ibn Ḥiğğa 1974 : 61.

40 Stern remarque que le *muwaššaḥ*, frère du *zağal*, un poème strophique de cinq strophes écrit en langue littéraire, est arrivé en Egypte voyageant par le Maghreb au cours du 5e/11e siècle (Stern 1974 : 72–74).

41 Bauer 2005 : 75, n. 26.

42 Al-Muqaddasī ajoute qu'il ne savait pas lire (*lā yaʿrifu l-ḫaṭṭ*), v. al-Muqaddasī 1978 : 28.

43 Le *kān wa-kān* est une forme poétique populaire en dialecte, originaire de l'Est du monde arabophone, et compte parmi les quatre formes populaires non-canoniques de la poésie arabe. Selon Ṣafīaddīn al-Ḥillī il fut inventé à Bagdad. Il est monorime avec une voyelle longue avant le consonant de rime dans tous les vers du poème. Sa longueur varie entre quatre jusqu'à cinquante vers. Le nom *kān wa-kān* (lit. « il y avait et il y avait ») indique son caractère narratif qui le rapproche des *zağals* du type narratif avec lequel il partage aussi le *Sitz im Leben*.

44 « [...] Le *mawālīyā* a l'honneur d'être immédiatement placé après le *muwaššaḥ* et le *zaḏjal*, du fait qu'il est composé sur un mètre classique dans une langue qui peut être littérale ou

jour et réveillant les jeûneurs avec des *qūmās*[45] qu'on chantait après la récitation des *zağals* pendant les nuits du mois de Ramadan.[46]

Il s'agit donc d'un poète qui correspond exactement aux aspects caractéristiques du deuxième groupe. Dans le manuscrit du *Bulūġ al-amal* préservé à la bibliothèque d'Oxford on trouve un fragment de ses *zağals* qui ne figure pas dans l'édition d'al-Qurayšī de 1974.[47] Outre ce témoignage dans un manuscrit du livre d'Ibn Ḥiğğa c'est probablement pour deux raisons que la postérité a pris connaissance de ce poète : la première étant une anecdote selon laquelle il déambulait dans la ville en chantant des *qūmās* pendant l'heure de *saḥūr*. Quand il arriva au belvédère califal, il entendit un éternuement et improvisa un *qūmā* sur le champ qui se termine par la phrase *yā man ʿaṭasa fī r-rawzana yarḥamak Allāh qūmā* (« Ô toi qui éternues à la fenêtre, à tes souhaits,[48] lève-toi[49] ! »). Celui qui venait d'éternuer était le calife Abū l-ʿAbbās Aḥmad b. Al-Mustaḍīʾ an-Nāṣir (rég. 575–622/1180–1225) et qui envoya par la suite une somme de cent dinars en guise de récompense.[50]

La deuxième est due sans doute à la célébrité de son frère qui était un ascète dévoué et vénéré pour son altruisme.[51]

Notre poète est mort en 597/1200, donc juste quarante-deux ans après la mort d'Ibn Quzmān (555/1160). En d'autres termes il est bien possible qu'Ibn Nuqṭa était déjà né avant la mort d'Ibn Quzmān. Quoi qu'il en soit, vu le fait qu'Ibn Nuqṭa composait des *zağals* qui ne s'apparentent pas à ceux d'Ibn

---

dialectale.[...] Ce genre poétique était néanmoins bien établi au 6e/12e siècle, où il se présente sous la forme de quatre hémistiches de *basīṭ*, tous sur la même rime. » Cachia 2007.

45 Une forme de poésie dont la forme la plus répandue se compose de quatre hémistiches aux rimes et mètres uniques dans le premier, le deuxième et le quatrième hémistiche. Le troisième hémistiche se distingue par sa rime et son mètre divergents. « [...] Inventé par les Baghdādiens. il est en relation avec le *saḥūr*, c'est-à-dire la dernière partie de la nuit où, pendant le ramaḍān, il est encore permis de manger et de boire, et le repas pris à ce moment-là, et il tire son nom de l'expression *ḳūmā li-s-saḥūr* que les chanteurs ajoutaient alors après chaque strophe d'un *ramal* ou d'un *zadjal* à la louange du maître de maison [...]. » Ben Cheneb/Pellat (2007). Al-Ḥillī cite un *zağal* intégral destiné à réveiller les jeûnants. On est en droit d'imaginer qu'il aurait ajouté la phrase *qūmā li-ṣ-ṣaḥūr* à la fin de chaque strophe de ce *zağal* comme c'était coutume pour les *qūmās*, v. al-Ḥillī 1956 : 113–115.

46 Al-Ḥillī 1956 : 171.

47 Ibn Ḥiğğa, *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal*. Bodleian Library. Oxford. Marsh 702, fols. 43r–44r.

48 L'expression *yarḥamaka llāh* est une réponse à l'expression *al-ḥamdu li-llāh* qui est proférée par la personne qui vient d'éternuer.

49 La forme *qūmā*, bien qu'elle semble être un impératif du duel, elle est en réalité un impératif énergique du singulier qui s'écrit communément *qūman*. V. aussi ʿUmar b. Abī Rabīʿa (1952) : 226, n. 4 ; cf. Wright 1896 : 1: 61.

50 Ibn Kaṯīr 1999 : 16: 715, al-Muqaddasī 1974 : 28.

51 Ibn Kaṯīr 1999 : 16: 714, al-Muqaddasī 1974 : 28.

Quzmān ou d'autres *zağğālūn* d'al-Andalus, met en évidence qu'en Irak – donc le pays arabophone le plus éloigné par rapport à al-Andalus – des *zağğālūn* sans éducation formelle en littérature, c'est-à-dire notre deuxième groupe, pratiquaient le *zağal* d'une manière tout à fait autochtone, déjà à partir du milieu du 6e/12e siècle.[52] Le fait que nous savons très peu sur le *zağal* irakien et ses auteurs est fort probablement dû à leur appartenance à ce deuxième groupe des *zağğālūn* sortis des milieux populaires que les biographes tels qu'aṣ-Ṣafadī ont très peu répertoriés dans leurs œuvres. Al-Ḥillī, par contre, nous décrit l'Irak comme un centre de production des *zağals* où cet art était très en vogue mais faute de mécènes munificents comme les princes ayyoubides en Syrie il n'y avait pas de poètes d'élite pratiquant le *zağal*.[53]

C'est pour ces raisons-là que la supposition de Haykal et d'autres chercheurs qui arguent que le *zağal* a été introduit en Orient beaucoup plus tard que le *muwaššaḥ*, n'est pas tenable.[54] D'autant plus que si, à en croire al-Qurayšī, l'éditeur du *Bulūġ*, on considère qu'al-Qāḍī al-Fāḍil, né en 529/1134, avait lui aussi écrit des *zağals*,[55] puisque, comme on le sait, les auteurs des *muwaššaḥḥāt* composaient également des *zağals* et vice versa – à une différence près : ceux qui composaient majoritairement des *zağals* n'écrivaient guère des *muwaššaḥḥāt* ou des poèmes en *fuṣḥā*, comme par exemple Ibrāhīm al-Miʿmār qui a écrit 12 *zağals* et seulement une *muwaššaḥa*. Les connaissances insuffisantes de la langue *fuṣḥā* y étaient fort probablement le facteur limitant pour les *zağğālūn* du deuxième groupe.

Les poètes érudits, par contre, composaient majoritairement des *muwaššaḥḥāt* mais aussi un ou plusieurs *zağals* comme par exemple Ibn Ḥiğğa, Ibn Nubāta, Faḫraddīn Ibn Makānis (745–794/1345–1393), Ibn al-Ḫarrāṭ (777–840/1375–1436) et beaucoup d'autres. Il est donc fort probable que des poètes ainés tels qu'Ibn Sanāʾ al-Mulk qui était connu pour sa poétique des *muwaššaḥḥāt*, *Dār aṭ-ṭirāz*, et al-Qāḍī al-Fāḍil aient composé non seulement des *muwaššaḥḥāt* mais aussi des *zağals*.[56]

---

52 Al-Ḥillī note que les *zağals* irakiens se caractérisent par un style original qui découlait de leur dialecte spécifique : notamment, ils pratiquent la *imāla* (« la manière de prononcer la lettre ا [*alif*], de manière à la changer presque en kesra (*e* ou *i*) », Kazimirski 1860 : 2: 1175), l'*idġām* (« assimiliation de [...] deux consonnes en une géminée », Dichy 1990 : 117) et d'autres phénomènes linguistiques, v. al-Ḥillī 1956 : 12–13.

53 Outre les *zağals* à l'irakienne de sa propre plume (al-Ḥillī 1956 : 126–131) al-Ḥillī mentionne plusieurs poètes irakiens tels qu'Ibn al-Muqāmir/al-Maqāmir, al-Ǧalāl, al-ʿImād al-Marmīṭ, et ʿAlī b. al-Murāġī et d'autres dont nous savons pratiquement rien, v. al-Ḥillī 1956 : 12–13.

54 Haykal (1983) : 32 et 36, v. aussi Bauer 2006 : 212.

55 Al-Qurayšī 1977 : 59.

56 Selon Ibn aš-Šaʿʿār Ibn Sanāʾ al-Mulk a écrit des *zağals*, v. Ibn aš-Šaʿʿār 2005 : 7: 123.

Ayant vu le premier exemple documenté d'un *zağal* oriental composé par un *zağğāl* du deuxième groupe examinons maintenant le plus ancien *zağğāl* à notre connaissance appartenant au premier groupe : Ibn an-Nabīh. Il a écrit un *zağal* comme éloge à al-Malik al-Ašraf as-Sulṭān Muẓaffaraddīn Abū l-Fatḥ Mūsā b. Abī Bakr b. Ayyūb (rég. 626–635/1229–1237), un prince ayyoubide de Diyār Bakr. Ibn an-Nabīh est né en 560/1164. Ce sont donc cinq ans qui séparent la mort d'Ibn Quzmān de la naissance d'Ibn an-Nabīh. Nous ne savons pas exactement quand, comment et par qui le *zağal* a été inventé en al-Andalus mais il a dû voyager après son éclosion en al-Andalus en passant par l'Egypte pour s'établir en Syrie en une très courte période de quelques décennies (et en Irak encore plus tôt comme nous l'avons vu). Et par le mot « s'établir » nous entendons ici le fait que le *zağal* devenait une mode dans les cours princières des Ayyoubides autour de la moitié du 6e/12e siècle ou même avant. Qui était à l'origine de la diffusion de cette nouvelle forme poétique ? Le premier groupe des littérateurs d'élite tels qu'Ibn an-Nabīh qui l'ont adopté grâce à un engouement personnel ou à la demande de ses souverains Ayyoubides ? Ou était-ce bien le deuxième groupe, représenté par des poètes comme Ibn Nuqṭa, qui l'avait adopté avant ? Sans en savoir plus sur les circonstances de sa diffusion il est impossible de trancher cette question.

d) ʿAbd al-Wahhāb b. Yūsuf al-Banawānī (m. vers 860/1456) – *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn* (« La dissipation de l'incertitude et du mensonge dans la composition des deux arts »)

Margaret Larkin mentionne ce poète et théoricien inconnu des arabisants occidentaux dans son chapitre sur la poésie populaire dans la *Cambridge History of Arabic literature* en citant al-Qurayšī (l'éditeur du *Bulūġ* d'Ibn Ḥiğğa).[57] Jusque-là on considérait le *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn* une œuvre sans auteur connu.[58] Al-Qurayšī soutient qu'un *zağal* qu'Ibn Ḥiğğa réclame comme le sien est en fait l'œuvre d'un certain Ğamāladdīn b. Yūsuf al-Banawānī, qui aurait été un contemporain d'Ibn Ḥiğğa (m. 837/1434) mais qui serait mort avant lui.[59] Par contre, selon les manuscrits de Berlin et de Paris (le titre de ces deux manuscrits commencent par le mot *rafʿ*, de *rafaʿa* « éloigner en ôtant » au lieu de *dafʿ*, de *dafaʿa* « éloigner en repoussant ») son nom est ʿAbd al-Wahhāb b. Yūsuf al-Kurdī. Vu le fait qu'il nous renseigne sur la mort du fils de Ḫalaf al-Ġubārī, Šahābaddīn, survenu quelques soixante ans après celle de

57 Larkin 2008 : 217.

58 Hoenerbach 1956 : 3 et Schoeler 2007.

59 Al-Qurayšī 1977 : 2: 62 et son introduction au *Bulūġ* d'Ibn Ḥiğğa 1974 : 32.

son père (m. 791/1389) on est en droit de supposer qu'il a survécu à Ibn Ḥiğğa au moins d'une ou même deux dizaines d'années.[60]

En ce qui concerne l'œuvre, il s'agit d'un contenu identique dans tous les manuscrits malgré le titre divergeant des manuscrits parisien et berlinois. L'auteur est aussi le même, son nom complet était Tāğaddīn ʿAbd al-Wahhāb b. Yūsuf al-Banawānī al-Kurdī. Selon le manuscrit de Saint-Pétersbourg la *šuhra*, Ğamāladdīn, notée plus haut est en vérité celle de son père.[61]

Malheureusement il nous a été impossible de trouver des traces de cet auteur dans les bio-bibliographies, mais seulement en comptant les manuscrits disponibles de son *Dafʿ* (nous en avons trouvé neuf),[62] il semble que l'auteur et son œuvre étaient bien connus de son temps et, compte tenu de la date de quelques copies faites à la fin du 11e/17e siècle, jusqu'à une date beaucoup plus tardive aussi. Un autre détail signifiant pour la célébrité d'al-Banawānī est que l'auteur anonyme d'une poétique d'une date postérieure nommée *al-ʿAqīdat ad-darwīšīya fī taḥrīr as-sabʿ funūn al-adabīya* cite al-Banawānī comme influence principale.[63]

Déjà Hoenerbach avait reconnu l'importance de cette poétique comme sensiblement différente des deux poétiques qui l'ont précédés.[64] Al-Banawānī connaissait, et pour être plus précis, méprisait ses deux prédécesseurs comme le témoigne la phrase suivante :

> [...] *lam yūğad fī-l-kutubi l-aqdamayn mā yuraddu bihi ʿalayhim wa-mā kāna fī Bulūġi l-amali bulūġu amal * wa-lā fī-l-ʿĀṭili l-ḥālī li-Ḥilla* (sic !) *naḥlatan li-man intaḥal * wa-qad halaka man kāna yarğiʿu fī-l-fanni ilayhi.*[65]
>
> [...] il n'existe rien dans les deux anciens livres qui peut être réfuté (lit. « avec lequel on pourrait leur répondre ») ou que l'on peut espérer trouver. En conséquence on n'obtient pas ce qu'on espère dans le *Bulūġ al-amal* * et dans le *al-ʿĀṭil al-ḥālī* d'al-Ḥillī il n'y a rien à s'en servir (lit. « qu'on pourrait plagier ») * et celui qui s'y rend pour se renseigner périt au coup sûr.

---

60 D'après le manuscrit du *Rafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn* dans la Staatsbibliothek Berlin, 7170 We. 108, fol. 50r.

61 Cf. l'œuvre *Nubḏa fī fann az-zağal* ou *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal* du même auteur : ms. Saint-Pétersbourg B 544, fol. 38v.

62 1. Paris, Arabe 4454 (sous le titre de *Rafʿ aš-šakk*). 2. Berlin, We. II 108 (également sous le titre de *Rafʿ aš-šakk*). 3. Berlin, We II 1768. 4. Princeton, 408 h. 5. al-Azhar, Le Caire, 7211. 6. Dār al-Kutub, Le Caire, Adab Taymūr 325. 7. Bagdad, Maktabat al-Awqāf 12155. 8. Riyad, al-Ğāmiʿa as-Saʿūdīya 6490. 9. Istanbul, Hamidiye 1127.

63 Gotha 376 arab. 136, Stz. Kah. 665 *maǧmūʿa*. V. aussi Pertsch (1883) : partie 3, 1: 339–40. Il se peut que l'auteur de cette œuvre est Aḥmad ad-Darwīš : l'auteur d'un *diwan* de 212 *dawrs* (« strophes »), préservé en manuscrit à Cambridge, Qq. 78.

64 Hoenerbach 1956 : 3 et 32.

65 V. le manuscrit du *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn* dans la Staatsbibliothek Berlin, 7170 We. 108, fol. 3v.

Evidemment l'auteur place cette critique des deux poétiques précédentes à la tête de la sienne pour justifier la rédaction d'un nouveau livre sur le même sujet comme c'est souvent le cas. Mais contrairement à Ibn Ḥiǧǧa, al-Banawānī ne cherche pas à critiquer son prédécesseur tout en le plagiant.

Sa poétique porte pour la plus grande partie un regard neuf sur les techniques de la composition du *zaǧal* et se distingue des œuvres de ses précurseurs dans l'agencement des chapitres, leur contenu et par rapport aux poètes cités. A la différence d'al-Ḥillī il commence la poétique du *zaǧal* avec un chapitre sur le mètre, qui est le plus développé et important de son livre (14 fols.).[66] Curieusement il inclut des parties appartenant plutôt à la morphosyntaxe et au lexique, donc des parties qu'al-Ḥillī traite dans son premier chapitre sur le lexique intitulé *fī ʿuyūb alfāẓihi*, « sur ses [du mètre] défauts lexicaux ».[67] Suit un chapitre très concis (1 fol.) sur un sujet qu'al-Ḥillī n'a pas inclus dans son étude : la *rutba* ou « l'arrangement ».[68] Par ce terme al-Banawānī entend la manière avec laquelle le *zaǧǧāl* combine et met en ordre des mètres, des rimes et des thèmes dans son poème. Le troisième chapitre, très court aussi (1 fol.) concerne la rime et le quatrième le *maʿnā* (5 fols.) – selon al-Banawānī le terme *maʿnā* comprend les thèmes principaux d'un *zaǧal* tels que *firāq* (« la séparation »), *wiṣāl* (« les retrouvailles »), *ġazal* (« l'amour »), *ḫamrī* (« le bachique »), *zahrī* (« le floral ») et *ḫalāʿa* (« la débauche »).

Deux petits exemples illustrent combien la poétique du *zaǧal* s'est éloignée des conventions censées être connues par tous les *zaǧǧālūn* de l'Occident comme de l'Orient – nous parlons du préfixe verbal *na-* de la première personne au singulier de l'inaccompli typique du parler andalou et du préfixe *ba-* de l'inaccompli utilisé dans l'Orient. Les deux premiers théoriciens, al-Ḥillī et Ibn Ḥiǧǧa, ne voyaient aucun intérêt de mentionner l'utilisation du préfixe *na-* comme recommandable parce qu'à leurs yeux ceci semblait fort probablement être trop évidente pour quiconque s'occupe de l'art du *zaǧal*. Al-Banawānī, par contre, le considère si important qu'il le mentionne explicitement dans la sous-section intitulée *fī maḥāsin alfāẓihi* (« au sujet des expressions à conseiller ») du chapitre sur le mètre disant que le *na-* est de mise comme préfixe verbal dans le *zaǧal*.[69] Mais il ne s'arrête pas là – dans une autre section du même chapitre (*fī ʿuyūb alfāẓihi*, « au sujet des expressions déconseillées ») il déclare que

66 Al-Banawānī décrit un système de mètres totalement novateur par rapport à al-Ḥillī. Entre autres il présente un système génératif basé sur des unités combinables et permutables très courts qui sont représentés par des mots mnémotechniques comme *naʿšaq* et *qamar*. V. notre article suivant sur ce point : Özkan 2016.

67 Ms. Berlin 7170 : 14^{v}.

68 Al-Ḥillī ne traite le mètre que sommairement ; en revanche il met l'accent sur des questions lexicales, morphophonémiques et morphosyntactiques, v. al-Ḥillī 1956 : 30–52.

69 Ms. Berlin 7170 : fol. 17^{r}.

l'utilisation du préfixe *ba-*, caractéristique des dialectes orientaux, est interdite dans le *zağal* comme dans tous les autres genres de poésie.[70]

Ces deux remarques nous montrent qu'aux yeux d'al-Banawānī le *zağğāl* oriental écrivant dans son dialecte risquait de ne pas utiliser le *na-* andalou mais par contre le *ba-* oriental dans ses *zağals* – quelque chose que ni al-Ḥillī ni Ibn Ḥiğğa ne considérait possible – sinon ils l'auraient eu certainement remarqué vu leur zèle à dépister des « défauts ». Ces deux règles qu'al-Banawānī pose dans son texte témoignent par conséquent à quel point le *zağal* s'était enraciné en Orient à l'époque d'al-Banawānī.

Bien qu'al-Banawānī reconnaisse le rôle primordial d'Ibn Quzmān et ses prédécesseurs il ne cite pas de *zağals* andalous comme exemples illustratifs dans sa poétique propre.[71] La plupart des vers cités sont introduits par la phrase *ka-qawli baʿḍihim* (« comme un tel a dit »). Il s'agit donc, au moins à nos yeux, de poèmes anonymes. Pour autant ils sont identifiables par leur langue comme provenant de l'Orient, donc de Syrie, d'Egypte et d'Iraq. La ville de Bagdad y est mentionnée à plusieurs reprises.[72] Tout en étant totalement absent dans la poétique propre de son livre l'andalou Ibn Quzmān apparaît tout de même comme le maître de cet art et un modèle à suivre dans le vers d'un *zağal* ou le poète qui s'appelle Sulaymān ou Salmān se vante de son ingéniosité en ce qui concerne les mètres :

sulṭān ğamīʿ al-awzān /
šayḫ kull wazn / kull mawzūn /
ḫalīfat Ibn^{i} Quzmān / Sulaymān wa-n šīt Salmān.[73]

Le sultan de tous les mètres /
le šayḫ de toutes les mesures / et de tout ce qui est métriquement régulier /
le successeur d'Ibn Quzmān / Sulaymān ou bien Salmān.

A part les poèmes composés par des poètes inconnus de nous, al-Banawānī se plaît très souvent à citer ses propres vers en exemples.[74] Quant aux trois poètes qui sont mentionnés expressément on y trouve un certain ʿAlī al-Ḥaddād, et son contemporain, Ḫalaf al-Ġubārī, avec lequel il s'est livré à une joute oratoire.[75]

---

70 Ms. Berlin 7170 : fol. 16^{r}.

71 Dans l'introduction il rend une controverse en vers entre Ibn Quzmān et Mudġalīs où Mudġalīs reproche à Ibn Quzmān que sa poésie n'est pas « forte » (*qawī*) et « solide » (*matīn*). Ibn Quzmān à son tour rétorque : « si cela [l'art du *zağal*] ne tenait qu'à la force, amène des porteurs ! ». V. ms. Berlin, We II 108 : fol. 4^{v}.

72 Ms. Berlin, We II 108 : fols. 8^{r}, 12^{v}, 16^{v}.

73 Ms. Berlin, We II 108 : fol. 10^{v}.

74 Ms. Berlin, We II 108 : fols. 7^{v}, 10^{v}, 11^{r} etc.

75 Ms. Berlin, We II 108 : fols. 4^{v}, 17^{v}. D'autres exemples de ce joute se trouve dans une *maǧmūʿa* de date inconnue : ms. Le Caire, Azhar 7113, fols. 92^{v}–97^{v}.

Puis al-Banawānī cite un *zağal* du grand cadi de Ḥamāh, Ismāʿīl, qui était en même temps le chef (*qayyim*) des *zağğālūn* – un fait qui démontre qu'un haut responsable de la jurisprudence peut être le chef des *zağğālūn* d'une ville.[76] Parmi ces trois le rang le plus haut revient sans doute à al-Ġubārī. Un fait qui ne surprend guère quand on se rend compte de l'éloge qu'al-Banawānī lui adresse dans le passage suivant :

> *Al-Ġubārī raḥimahu Allāhu taʿālā wa-qad kāna māhiran fī fanni z-zağali wa-lam yaʾti qablahu miṯluhu wa lā kāna fī zamāninā miṯluhu.*[77]
>
> Al-Ġubārī, que Dieu, exalté soit-il, lui pardonne, fut habile dans l'art du *zağal* et il n'avait pas de pareil avant lui ni d'égal de notre temps.

En conclusion le résumé suivant s'impose : à la différence des œuvres d'al-Ḥillī et d'Ibn Ḥiğğa la poétique d'al-Banawānī repose quasi entièrement sur les *zağals* des poètes orientaux. A part al-Ġubārī, al-Ḥaddād et le grand cadi de Ḥamāh les poèmes ne sont pas mentionnés avec le nom de leur auteur.

Le *Dafʿ* se distingue d'ailleurs par l'étude des phénomènes décidément orientaux comme le préfixe *ba-* qui n'a pas été commenté auparavant et une théorie sur le mètre plus élaborée et foncièrement différente de celle d'al-Ḥillī et d'Ibn Ḥiğğa. Finalement al-Banawānī est le premier parmi les théoriciens du *zağal* à développer longuement les modes et les usages de composition des *muʿāraḍas* qui semblent avoir étés très appréciées et répandues dans le *zağal*. Pour ces raisons la poétique d'al-Banawānī semble refléter plus précisément les usages réels des poètes orientaux que ses précurseurs.

e) Muḥammad b. Marzūq ad-Dağwī – *Bulūġ al-amal fī baʿḍ aḥmāl az-zağal* (« L'obtention de l'espérance dans quelques compositions du *zağal* »)[78]

On remarque au premier regard que le titre choisi par ad-Dağwī[79] ressemble manifestement à celui d'Ibn Ḥiğğa : *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal*. Malgré cette similitude évidente, ad-Dağwī ne déclare ni l'avoir copié ni d'avoir été influencé par l'œuvre d'Ibn Ḥiğğa ou par celle d'al-Banawānī. Pas plus que l'on ne trouve des indications dans son livre qui évoquent une telle influence.

---

76 Ms. Berlin, We II 108 : fol. 17ʳ.

77 Ms. Berlin, We II 108 : fol. 55ʳ.

78 Nous avons pu consulter deux manuscrits de cette œuvre : 1) Šiʿr Taymūr 1181 et 2) Šiʿr Taymūr 1182, les deux disponibles dans la Dār al-Kutub, Le Caire. Il semble que n°. 1182 est la copie au propre du n°. 1181. En outre, c'est le n°. 1182 qui est doté de l'introduction la plus circonstanciée, à peine esquissée dans le manuscrit n°. 1181. Ce dernier par contre contient un plus grand nombre de poèmes et semble refléter une phase plus avancée dans la composition de l'œuvre.

79 Nous ne savons presque rien sur lui sauf que sa *nisba* renvoie à la ville de Dağwa, 50 km au nord du Caire.

Aussi, la démarche qu'ad-Dağwī suit dans sa poétique tranche non seulement sur celle d'Ibn Ḥiğğa mais aussi sur celle d'al-Banawānī et celle d'al-Ḥillī. Son livre se caractérise notamment par une division en deux parties nettement distinctes. La première partie se compose d'une introduction qui inclut sa poétique sur le *zağal* tandis que la seconde se résume à un recueil de *zağals*.

Au lieu de citer al-Ḥillī, Ibn Ḥiğğa ou al-Banawānī quant à la genèse du *zağal*, ad-Dağwī extrait des passages entiers de la *Muqaddima* d'Ibn Ḫaldūn (m. 808/1406) qui pour sa part avait puisé dans le livre d'al-Ḥillī.[80] Le fait qu'ad-Dağwī cite uniquement l'œuvre d'Ibn Ḫaldūn, qui est mort 58 ans après al-Ḥillī (m. 750/1349), comme source du *zağal* nous rappelle une remarque faite par Hoenerbach dans son étude du *ʿĀṭil* : celui-ci nous explique que le *ʿĀṭil* avait été supplanté par d'autres œuvres qui contiennent des sections sur le *zağal* comme le *Mustaṭraf fī kull fann mustaẓraf* d'al-Ibšīhī (790–après 850/1388–après 1446) ou la *Muqaddima* d'Ibn Ḫaldūn.[81] C'est-ce qui semble être le cas de l'introduction d'ad-Dağwī.

Ad-Dağwī parle d'ailleurs des *aḥmāl az-zağal* (sg. *ḥiml*, v. le titre de son livre) pour dénoter des *zağals* plutôt longs.[82] Or, on a beau chercher le terme *ḥiml* ou *aḥmāl* dans les trois précurseurs précités. Par le fait que ce terme surgit seulement dans des œuvres postérieures, le livre d'ad-Dağwī nous semble plus tardif que ceux d'Ibn Ḥiğğa ou même celle d'al-Banawānī.[83]

Malgré ces indications il reste assez difficile de savoir si ad-Dağwī a emprunté le titre de l'œuvre d'Ibn Ḥiğğa, même si sa célébrité nous incite à le croire. Pas plus que nous retrouvons des détails dans son livre qui nous permettraient de délimiter plus précisément la période dans laquelle ad-Dağwī a écrit son livre. Puisqu'on ne trouve rien sur lui dans les sources biographiques nous en sommes réduits à conjecturer les limites de la période dans laquelle il vivait. Il nous semble fort probable qu'il était actif après la parution du livre d'Ibn Ḥiğğa, le *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal*, qui était devenu un point de référence promettant à l'œuvre d'ad-Dağwī d'être facilement reconnue comme traitant du même sujet.

Il convient de constater par ailleurs qu'à la différence d'al-Ḥillī, Ibn Ḥiğğa et al-Banawānī qui s'insèrent par des références intertextuelles directes dans une lignée des théoriciens successifs, il semble qu'ad-Dağwī en était coupé, sauf pour le titre

80 Ms. Dār al-Kutub 1182, fols. 3–8. Cf. Ibn Ḫaldūn 2008 : 518–526.

81 Hoenerbach 1956 : 2–3.

82 Salīm 1948.

83 V. par exemple le manuscrit n°. A 12019 dans l'Oriental Institute de Chicago.

choisi. Un constat qui est confirmé par les thèmes choisis, l'agencement des chapitres et leur contenu qui se distinguent nettement des trois autres poétiques.

Nous avons déjà noté que son introduction repose largement sur la *Muqaddima* d'Ibn Ḫaldūn. À l'instar de ce dernier ad-Dağwī décrit le rôle d'Ibn Quzmān et d'autres poètes andalous dans la genèse du *zağal* et leur importance pour cette nouvelle forme de poésie sans pour autant citer tous les poèmes qui sont cités par Ibn Ḫaldūn. Il saute aux yeux qu'ad-Dağwī abrège l'introduction d'Ibn Ḫaldūn surtout en omettant les poèmes de ces poètes andalous. Par ailleurs il garnit son extrait avec sa terminologie poétique et des commentaires propres à sa théorie qu'il expose dans les pages suivantes. Il suffira d'évoquer ici un exemple pour mettre en évidence son mode opératoire – à la différence d'Ibn Ḫaldūn, ad-Dağwī introduit le poème d'Ibn ʿUmayyir (il le nomme fautivement Abū ʿUmayyir) par la phrase suivante :

> *fa-min kalāmi Abū ʿUmayyir al-Andalusī min qāʿidati l-maḥbūki* [...].[84]
>
> Ainsi l'andalou Abū ʿUmayyir a dit selon la règle du bien tissé (du *zağal bien tissé*) [...].

A notre connaissance ad-Dağwī est le premier à utiliser le terme *maḥbūk* (ou *al-ḫumāsīyu l-maḥbūku*= « le *zağal* bien tissé aux cinq vers »[85]) pour le *zağal*. Par ce terme il désigne un *zağal* avec la structure suivante :

---------- a	---------- b
---------- a	---------- b
---------- c	---------- d
---------- c	---------- d
---------- c	---------- d
---------- a	---------- b
---------- a	---------- b
---------- e	---------- f
---------- e	---------- f
---------- e	---------- f
---------- a	---------- b
---------- a	---------- b

[...]

84 Ms. Dār al-Kutub 1182, fol. 3r.
85 Ms. Dār al-Kutub 1182, fol. 5r.

Les strophes de ce type sont composées de cinq vers. Normalement la première strophe est précédée par deux vers initiaux (dits *maṭlaʿ*). On remarque la rime verticale entre les hémistiches des vers initiaux ; ce qui est aussi le cas entre les hémistiches des trois premiers vers de chaque strophe. On comprend pourquoi ce terme a été choisi : *ḥabaka* signifie « tisser une étoffe avec soin ». Dans ce type de *zağal* ce sont les hémistiches qui sont tissés avec soin.

Très différemment des autres théoriciens ad-Dağwī concentre toute sa poétique, très concise d'ailleurs, dans son introduction qui s'étend sur les quatorze premiers folios. Il commence cette section avec la structure des *zağals* dont nous avons présenté un paragraphe ci-dessus et que ses prédécesseurs n'avaient pas examinée.[86] Nous remarquons également l'utilisation des termes *silsila* et *ḏiryābī* (ou *abū ḏiryāba*) pour deux types de *zağal* qu'on ne trouve que dans la poétique d'al-Banawānī, la plus tardive par rapport à celle d'al-Ḥillī et d'Ibn Ḥiğğa.[87]

Ad-Dağwī continue sa poétique par un chapitre sur les mètres de *zağal*. Il n'en suggère que cinq qui seraient propres à l'art (*fann*) du *zağal* et qui se distinguent nettement des unités minimales qu'al-Banawānī avait décrites.[88] Ce nombre nous paraît fort petit vu que les mètres du *zağal* avaient la réputation d'être très nombreux. Puis il présente les mètres conventionnels du système ḫalilien, ce qui surprend puisque cela indique qu'ad-Dağwī ne s'attendait pas que son lectorat connût ces mètres courants.[89] Il conclut son introduction par la définition des genres poétiques non-canoniques tels que le *muwaššaḥ*, le *mawālīyā*, le *qūmā*, le *kān wa-kān*.[90]

Ce qui retient également notre attention est l'absence quasi totale des poètes célèbres cités par al-Ḥillī, Ibn Ḥiğğa et al-Banawānī sauf Aḥmad al-Ġubārī et son fils Ḫalaf al-Ġubārī ; le dernier n'étant pas seulement un poète tardif en comparaison des autres cités par al-Ḥillī, Ibn Ḥiğğa, et al-Banawānī mais, son omniprésence dans presque tous les recueils tardifs à notre connaissance, également le plus célèbre. Dans son introduction ad-Dağwī dresse une liste des meilleurs *zağğālūn* d'Egypte, donc une sorte de hit-parade de *zağğālūn* qu'il introduit comme suit :

> [...] *fa-man bariʿa fī hāḏā l-fanni wa-atā fīhi bi-l-ʿağabi l-ʿağāʾibi wa-ntahat ilayhi riʾāsatu hāḏihi ṣ-ṣināʿati fī zamānihi : al-Qayyim Aḥmad al-Ġubārī al-Miṣrī wa-waladuhu Ḫalaf al-Ġubārī wa-l-Qayyim Aḥmad al-Balawālī wa-l-Ḥāğ Muḥammad al-Balʿūṭī wa-l-Adīb aš-Šiʿār*

86 Ms. Dār al-Kutub 1182, fols. 4^{v}–7^{v}.
87 Al-Banawānī, *Dafʿ*, ms. Berlin 7170 : fols. 7^{v}, 18^{r}.
88 Ms. Berlin 7170, fols. 7^{v}–8^{r}.
89 Ms. Berlin 7170, fols. 8^{r}–9^{r}.
90 Ms. Berlin 7170, fols. 10^{v}–12^{r}.

wa-š-Šayḫ Abū ʿAffān wa-š-Šayḫ ʿAlī al-Maḫlad wa-hum ṯiqātu ahli hāḏā l-fanni mina l-miṣrīyīn ʿalā l-iṭlāqi wa-qad aḫaḏa ʿanhum hāḏā l-fanna ǧamāʿatun mina l-miṣrīyīn ayḍan wa-bariʿū fīhi minhum [...].[91]

[...] voici des Egyptiens qui excellaient dans cet art, qui produisait des merveilles extraordinaires et auxquels est parvenu la présidence de cet art dans leur époque

1) Al-Qayyim Aḥmad al-Ġubārī al-Miṣrī wa waladuhu
2) Ḫalaf al-Ġubārī
3) Al-Qayyim Aḥmad al-Balawālī
4) Al-Ḥāǧ Muḥammad al-Balʿūṭī
5) Al-Adīb aš-Šiʿār
6) Aš-Šayḫ Abū ʿAffān
7) Aš-Šayḫ ʿAlī al-Maḫlad

ce sont des autorités absolues pour les pratiquants de cet art en Egypte ; un autre groupe d'Egyptiens a pris cet art d'eux et y a excellé [...].

Premièrement notre attention est attirée par l'accent mis sur le fait qu'il ne mentionne que des poètes égyptiens, il s'agit donc d'une poétique-cum-anthologie de *zaǧal* purement égyptienne, ce qui représente une innovation marquante par rapport aux trois poétiques précédentes. Les deux premiers *zaǧǧālūn* dans la liste sont Ġubārī père et Ġubārī fils déjà mentionnés plus haut. Le troisième est un certain Aḥmad al-Balawālī dont la *nisba* rappelle celle d'al-Banawānī, l'auteur du *Dafʿ aš-šakk*, tandis que le nom Aḥmad ne correspond pas à celui d'al-Banawānī. Les autres poètes qu'il cite sont tous des inconnus. C'est ce que nous nous permettons de soutenir vu l'absence des informations sur eux dans les encyclopédies biographiques. Ad-Daǧwī précise à la fin de l'extrait mentionné ci-dessus qu'un autre groupe de poètes égyptiens a repris cet art de ces sept poètes et l'a reconduit. De ce deuxième groupe de poètes il nomme douze explicitement, tout en disant qu'il y en a davantage. Aucun de ces poètes dont ad-Daǧwī cite des *zaǧals* dans la deuxième partie de son œuvre ne sont répertoriés dans les encyclopédies biographiques. Pour avoir une idée du nombre immense des *zaǧǧālūn* qui auraient été complètement oubliés s'ils n'étaient pas mentionnés par un historien, il suffit d'évoquer le livre de Ǧaʿfar b. Ṯaʿlab al-Udfūwī (m. 748/1347), *aṭ-Ṭāliʿ as-saʿīd al-ǧāmiʿ asmāʾ nuǧabāʾ aṣ-ṣaʿīd*, où il répertorie des nombreux *zaǧǧālūn* de la Haute Egypte dont on ne trouve aucune trace dans d'autres sources.[92] Il y a donc tout lieu de postuler qu'il existait un grand

91 Ms. Berlin 7170, fol. 4^{v}.

92 V. par exemple la notice sur ʿAbdarraḥmān b. ʿUmar at-Taymī al-Armantī al-Mušārif (m. 709/1310) dans al-Udfūwī 1966 : 289–292 ou celle sur Hārūn b. Mūsā b. al-Muṣallī al-Armantī (m. 730/1330) : al-Udfūwī 1966 : 686–689 etc.

nombre de poètes – « mineurs » selon nous – dont les poèmes étaient répandus de leur temps pour en dire le moins.

f) *Al-Ğawhar al-maknūn fī sabʿat al-funūn* de ʿĪsā al-Muqaddasī

Encore moins connue est l'œuvre nommée *al-Ğawhar al-maknūn fī sabʿat al-funūn* (« Le joyau caché des sept arts »)[93] de ʿĪsā al-Muqaddasī (né avant 858/1454 – m. après 883/1479).[94] Dans son introduction où il relate l'histoire du *zağal* il mentionne le *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal* d'Ibn Ḥiğğa, une des poétiques principales sur le *zağal* dont nous avons parlé plus haut.

Tout en n'étant pas une poétique du *zağal* au sens stricte du terme, cette œuvre néanmoins contient plusieurs paragraphes intéressants spécifiant les caractéristiques de cette forme qui, par quelques spécifications typologiques et structurelles fournies par l'auteur, mais aussi par leur existence même, s'insère dans un cadre théorique – regardons par exemple le type :

a) *radd ʿalā l-ʿağuz* (c'est à dire l'agencement inverse des éléments du premier hémistiche dans le second) comme dans le vers suivant :
maḥall as-samāḥ muḥammad imām / muḥammad imām maḥall as-samāḥ.[95]
b) ou une forme appelée *qalqalah*, où le *zağal* se déroule en dialogue, chaque hémistiche commençant avec le verbe *qāla* (« il a dit ») est suivi par un *qultu* (« j'ai dit ») dans le même hémistiche, comme par exemple dans le vers qui suit :
***qāllī** l-malīḥ ṣif farqī **qult** aṣ-ṣabāḥ / **qallī** wa-wağhī **qult** bustān ḫaṣīb.*[96]
c) ou bien des *zağals* où un vers supplémentaire est ajouté aux trois vers à la rime individuelle de la strophe.[97]

Mis à part un nombre considérable de *zağals* d'Ibn Muqātil et d'al-Amšāṭī dont nous parlerons plus loin, la plupart des *zağals* présentés dans son œuvre sont les siens. C'est sans doute une coutume courante parmi les auteurs des anthologies d'y introduire leurs propres poèmes pour les promouvoir, ce que nous avons déjà remarqué dans le cas d'al-Ḥillī, d'Ibn Ḥiğğa et aussi d'al-Ḥiğāzī dont nous allons parler plus bas. Cela dit, l'anthologie-cum-poétique d'al-Muqaddasī s'apparente plutôt à un *dīwān* personnel

---

93 Ms. Escurial, árabe 459.

94 Nous avons calculé son âge très approximativement à partir des renseignements fournis dans son anthologie examinée ici. Son premier poème daté est de 858/1454 (fol. 39^{v}), le dernier de 883/1479 (fol. 60^{r}). Pour le bibliothécaire qui a catalogué le manuscrit la *nisba* d'al-Muqaddasī renvoie à la ville de Jérusalem (ar. *al-Quds*).

95 Ms. Escurial, árabe 459, fol. 93^{r}.

96 Ms. Escurial, árabe 459, fol. 45^{r}.

97 Ms. Escurial, árabe 459, fols. 94^{r}–94^{v}.

consistant presque exclusivement en ses propres poèmes ; au point qu'il s'est senti obligé de s'expliquer sur ce point :

> *law lā yaqūlū l-ḥawāsidu anna d-dīwāna llaḏī lahu fīhi qiṭaʿu azǧālin mina n-nāsi kuntu awradtu mā qālati l-udabāʾ*.[98]
>
> Si les envieux ne disaient pas qu'on trouve des morceaux de *zaǧals* d'autres gens dans son *dīwān*, j'en aurais cité ce que les littérateurs en ont composé.

Nous avons donc affaire à un *dīwān* dissimulé en anthologie, garni de commentaires sur la poétique des « sept arts ». Il semble qu'al-Muqaddasī a choisi ce cadre pour mettre en circulation et promouvoir son *dīwān* de ces formes poétiques. Son œuvre mérite tout de même d'être considérée comme une poétique dans le cadre de notre étude parce que les modèles qu'il emploie pour en composer des *muʿāraḍas* (poèmes émulatifs) révèle les repères poétiques auxquels il s'est tenu – ce qui est aussi indicatif de la portée de ces modèles sur un plan plus général : Dans le folio 41 il raconte qu'il se trouvait à Alep où un groupe de littérateurs (*ǧamāʿatun min al-udabāʾ*) l'avaient engagé à émuler un *zaǧal* d'al-Amšāṭī – il s'agit de celui qu'al-Amšāṭī avait envoyé au Maghreb pour que les critiques aient la possibilité de l'évaluer. Comme nous l'avons vu plus haut ce *zaǧal* a été si bien reçu qu'il est revenu *muḫallaqan* (« parfumé »). Al-Muqaddasī nous fait même part qu'il était *muḫallaqan bi-zaʿferān*, donc « parfumé au safran ».[99] Al-Muqaddasī nous dit par la suite que chaque littérateur de ce groupe lui demandait d'utiliser tel ou tel lettre de rime pour telle ou telle strophe. Il y a plusieurs choses qui nous interpellent dans cette petite anecdote : Premièrement nous voyons qu'al-Muqaddasī était actif en Syrie. Deuxièmement il prétend avoir circulé dans les milieux littéraires de la ville. Troisièmement nous voyons que les littérateurs d'*adab* l'ont considéré apte à émuler le fameux *zaǧal* d'al-Amšāṭī, l'un des plus célèbres *zaǧǧālūn* de Syrie. Et dernièrement nous constatons que le *zaǧal* d'al-Amšāṭī avait une très grande importance même plus d'un siècle après sa mort.

Ce n'est pas la seule fois qu'al-Muqaddasī émule les *zaǧals* d'al-Amšāṭī. Encore à deux reprises il présente une *muʿāraḍa* de ses *zaǧals*.[100] Mais al-Muqaddasī goûtait autant les *zaǧals* d'Ibn Muqātil, donc le rival d'al-Amšāṭī, pour ses *muʿāraḍas*.[101]

---

98 Ms. Escurial, árabe 459, fol. 87^{r}.
99 Ms. Escurial, árabe 459, fol. 87^{r}.
100 Ms. Escurial, árabe 459, fols. 86^{v}, 95^{v}–98^{v}.
101 Ms. Escurial, árabe 459, fols. 81^{r}–82^{v}, 87^{r}–89^{v}, 89^{v}–90^{r}.

Pour conclure nous sommes en droit de constater qu'al-Muqaddasī était un *zağğāl* qui se conformait aux maîtres syriens du siècle précédent et, si l'on en juge par l'absence totale des exemples, ne se souciait guère de ce que les Egyptiens ont produit dans cet art sans parler des Andalous.

Les cinq poétiques présentées démontrent que l'influence des *zağals* andalous a diminué significativement pendant le 7e/13e jusqu'à la fin du 9e/15e siècle depuis la première écrite par al-Ḥillī. Nous nous sommes aperçus que du point de vue des modèles à suivre comme bases et repères pour les affirmations normatives mises en avant par les théoriciens dans leurs poétiques les *zağals* andalous ont laissé la place aux *zağals* de l'Est.

Al-Ḥillī et Ibn Ḥiğğa représentaient l'élite littéraire qui tout en se démarquant des milieux louches des *zağğālūn* populaires s'appropriait le *zağal* qui était devenu une forme très prisée dans les cours princières de Syrie. Nous avons vu aussi qu'au cours du 9e/15e siècle environ le centre géographique de la pratique et de la théorie du *zağal* s'est déplacé de la Syrie vers l'Egypte. Les deux premiers poétiques ont été écrites en Syrie ou plus précisément à Māridīn par Ṣafīaddīn al-Ḥillī et à Ḥamāh par Ibn Ḥiğğa qui s'appuie sur l'œuvre du premier. Les deux dernières poétiques, par contre, ont été écrites en Egypte par des Egyptiens et ce qui est plus important – elles renvoyaient surtout aux poèmes et à la pratique des *zağğālūn* égyptiens. En outre, al-Banawānī et ad-Dağwī poursuivaient une méthode quasi indépendante ou même totalement coupée (dans le cas d'ad-Dağwī) de la tradition ḥillīenne et par conséquent de la tradition quzmānienne. Les nouvelles structures, les nouveaux mètres et les nouvelles normes compositionelles mises en avant par al-Banawānī, ad-Dağwī et al-Muqaddasī jusque-là inconnus, sont indicatifs de cet éloignement des deux premières poétiques et de ses bases andalouses.

3 Les anthologies de *zağal* et le rôle des poèmes andalous

Il existe deux types d'anthologies de *zağal* – tandis que la première est consacrée entièrement ou dans une large mesure, à cette forme poétique, la deuxième ne comporte qu'une sélection significativement réduite relative à la taille totale de l'œuvre, qu'elle soit une anthologie ou une encyclopédie d'*adab*.

Deux œuvres appartiennent au premier groupe : a) le *ʿUqūd al-laʾāl fī l-muwaššaḥāt wa-l-azǧāl* (« Les colliers de perles : des *muwaššaḥḥāt* et les *azǧāl* ») d'an-Nawāǧī (788–859/1386–1455)[102] et b) *ad-Durr al-maknūn fī sabʿa funūn* (« La perle cachée au sujet des sept arts ») d'Ibn I(l)yās al-Ḥanafī (date de mort inconnue).

Parmi les œuvres du deuxième groupe comptent : a) *al-Mustaṭraf fī kull fann mustaẓraf* (« Recueil de morceaux choisis ça et là dans toutes les branches de la connaissance réputées attrayantes ») d'al-Ibšīhī (790–après 850/1388–après 1446)[103], b) *Safīna* de Šihābaddīn Ibn Mubārakšāh (m. 863/1459)[104] et finalement c) *Rawḍ al-ādāb* (« Le jardin des civilités ») de Šihābaddīn al-Ḥiǧāzī (790–875/1388–1471).[105]

3.1 Le premier groupe

a) Šamsaddīn Abū ʿAbdallah Muḥammad b. Ḥasan b. ʿAlī b. ʿUṯmān an-Nawāǧī (788–859/1386–1455) : *ʿUqūd al-laʾāl fī l-muwaššaḥāt wa-l-azǧāl*

L'anthologie la plus importante dans ce groupe est sans doute le *ʿUqūd al-laʾāl fī l-muwaššaḥḥāt wa-l-azǧāl* d'an-Nawāǧī qui a été éditée plusieurs fois. An-Nawāǧī, un des plus célèbres poètes de son temps, gagnait sa vie principalement comme spécialiste de *ḥadīṯ* dans deux collèges.[106] Puisqu'il écrivait vite et d'une écriture soignée, c'était un copiste recherché.[107] Mais il réussissait surtout comme auteur des nombreuses anthologies.[108] Ses anthologies – Brockelmann en énumère une vingtaine – couvrent des thèmes et des motifs de la poésie arabe.[109] Il nous suffit d'évoquer le titre d'une œuvre

102 1) An-Nawāǧī 1999. 2) une édition incomplète, que nous n'utilisons pas dans cette étude : an-Nawāǧī 1982. 3) une édition dans le cadre d'une thèse de doctorat, complétée en 1983 par Samir Haykal à l'université d'Oxford : an-Nawāǧī 1983. Sur an-Nawāǧī : Bauer 2009b avec une bibliographie détaillée et Kratschkowsky 2007. Van Gelder en cite d'autres sources : Van Gelder 1995 : 224, n. 12.

103 Bahāʾaddīn Muḥammad b. Aḥmad al-Ibšīhī, v. sur lui la contribution de Tuttle 2009 qui contient une bibliographie détaillée ; Irwin 1998 : 1: 387–388 et Paajanen 1995 : 15–20.

104 Ḥaǧǧī Ḫalīfa 1941 : 1: 384.

105 Abū ṭ-Ṭayyib Šihābaddīn Aḥmad b. Muḥammad b. ʿAlī b. al-Ḥasan al-Ḥiǧāzī al-Qāhirī al-Ḫazraǧī al-ʿUbādī al-Bulqīnī al-Qābisī, v. Brockelmann 1949 : 2: 171 et Brockelmann 1938 : 2: 12.

106 Brockelmann 1949 : 2: 171.

107 As-Saḫāwī 1992 : 7: 230–231.

108 Bauer 2007a : 155.

109 Brockelmann 1938 : 2: 56–57.

pour en démontrer l'envergure : *Ṣahā'if al-ḥasanāt fī waṣf al-ḫāl* (« **les pages des beautés**/*les visages des ornements* dans la description du grain de beauté »),[110] dans lequel il décrit le motif du grain de beauté dans la poésie.[111] Son anthologie *al-Ḥubūr wa-s-surūr fī waṣf al-ḫumūr* (« Les joies et les plaisirs dans la description du vin ») a soulevé un tollé parmi quelques savants bigots, suite auquel il a changé le titre du livre en *Ḥalbat al-kumayt* (dont une traduction approximative serait « La carrière des chevaux cuivrés », le mot *kumayt* représentant aussi le vin), met en évidence la grande considération dont il jouissait. Un anthologiste qui n'aurait pas joui de la même considération n'aurait pas reçu une telle attention avec une œuvre pareille.[112] Que le *zağal* l'intéressait au delà de son activité de collectionneur dans le *'Uqūd al-la'āl*, se voit par l'inclusion du *zağal* d'Ibn an-Nabīh dans son anthologie sur le vin, *Ḥalbat al-kumayt*, cité ci-dessus, et l'inclusion de ses propres *zağals* dans l'anthologie.[113] Il était donc lui même un *zağğāl*. Passons maintenant en revue les *zağals* qu'an-Nawāğī a insérés dans son *'Uqūd* (dans l'ordre du *'Uqūd*).

La liste comporte 23 auteurs et 44 *zağals* (dont trois sont des auteurs inconnus).[114] L'auteur dont les *zağals* sont cités le plus souvent est de loin Ibn Muqātil al-Ḥamawī (sept *zağals*), ce qui corrobore sa position singulière dans l'histoire de la réception du *zağal* que nous avons déduite plus haut. Il est suivi par Ibn al-Munağğim, un *zağğāl* célèbre de Damas,[115] avec quatre *zağals*. An-Nawāğī présente trois *zağals* chaque de Šihābaddīn b. Wālī b. al-Muballiṭ, Ibrāhīm al-Mi'mār et Ibn Ḥiğğa al-Ḥamawī. Nous y trouvons uniquement deux *zağals* d'Ibn Quzmān qui est en outre l'unique poète andalou présent dans cette liste.

Le reste de la liste consiste en poètes orientaux, dont la moitié environ sont des poètes Egyptiens, l'autre moitié des Syriens. Le fait que nous y trouvons seulement un *zağal* d'Ibn an-Nabīh et de Faḫraddīn b. Makānis, ne

---

110 La phrase contient une *tawriya*, donc une forme de double-entendre typique de la littérature de l'époque mamelouke. La partie soulignée désigne la signification évidente, la partie en italique la signification sous-entendue.

111 Bauer 2009b : 322. Cf. par ailleurs le compte-rendu de Adam Talib au sujet de l'édition d'une autre anthologie comportant un titre similaire écrite par aṣ-Ṣafadī. v. Talib 2012.

112 Van Gelder 1995.

113 An-Nawāğī 1276/1859 : 377–378.

114 Et non 39 au dire de Thomas Bauer dans sa biographie sur an-Nawāğī : Bauer 2009b : 329.

115 Abū Bakr Quṭlubeq al-Adīb al-Munağğim ad-Dimašqī (m. 812/1410), v. par exemple as-Saḫāwī 1992 : 11: 40.

devrait pas nous surprendre car ils n'ont écrit qu'un *zağal*. L'importance du *zağal* d'Ibn an-Nabīh a déjà été soulignée plus haut. L'importance de celui d'Ibn Makānis s'entend quand on considère le verdict d'Ibn Taġrībirdī dans son *Manhal* où il dit que son *zağal* compte parmi les meilleurs du genre.[116] Prenant en compte l'importance saillante de ces deux poètes, il ne nous semble pas un choix fortuit qu'an-Nawāǧī commence précisément son anthologie avec leur *zağals*. C'est pour cela que nous considérons qu'an-Nawāǧī a classé son anthologie conformément à un critère hiérarchique. Pour y voir plus clair examinons les sept premiers *zaǧǧālūn* et leur *zağals* :

1. Ibn an-Nabīh : *az-zamān saʿīd muwātī*
2. Faḫraddīn b. Makānis : *qad hawā qalbī muʿayšiq*

3a. Ibn Muqātil :
   a) *inna maʿ maʿšūqī ǧufūn wa-liḥāẓ*
   b) *qalbī yiḥibb tayyāh*
   c) *nahwa ḫayyāṭ subḥāna tabāraka*

4. Al-Adīb aḏ-Ḏahabī : *nahwa ṭabbāḫ fī maṭbaḫ afkārī*
5. An-Nawāǧī : *nahwā ṭaḥḥān qūt al-qulūb yāqūt*

3b. Ibn Muqātil :
   d) *ǧayyašū l-bāriḥ ʿalayya l-barāġīṯ*
   e) *ǧā r-rasūl min ḥubbī ahlan*
   f) *awwal ams fī-ṭ-ṭarīq*
   g) *yā malīḥa š-šabāb yā ḥulwu š-šamāʾil*

6. Ibn Ḥiǧǧa al-Ḥamawī :
   a) *ḥubbī wāṣil nādayt lū ḥīn rād yifāṣil* (une *muʿāraḍa* du *zağal* : *malīḥa š-šabāb* d'Ibn Muqātil)
   b) *min ʿaḏīb bāriq ṯaġr ḫašafī*
   c) *yawm qult yā badrī ʿalayš*

7a. Ibn Quzmān : a) *man nataf šaʿrī afzaʿ anta ʿannū*

8.–26.

27. et 7b.Ibn Quzmān : b) *ʿaynayk bi-ḥāl ǧuyūš*

Le troisième dans la liste est Ibn Muqātil qui comme nous l'avons vu était le *zaǧǧāl* de l'élite le plus célèbre de son époque. On remarque que ses sept *zağals* sont divisés en deux parties. Entre le trois premiers et les quatre derniers nous trouvons les deux *zağals* d'al-Adīb aḏ-Ḏahabī et celui de l'auteur de l'anthologie

116 Ibn Taġrībirdī 1984 : 7: 177.

lui même : an-Nawāǧī. Pourquoi a-t-il inséré ces deux *zağals* dans la liste d'Ibn Muqātil ? Deux raisons s'imposent : D'un coté il s'agit des poèmes émulatifs qui se raccordent au *zağal* d'Ibn Muqātil qui les précède directement – la comparaison du vers initial déjà le démontre clairement. De l'autre coté an-Nawāǧī semble vouloir se hisser dans les rangs les plus élevés de l'hiérarchie qu'il a jugée appropriée pour son anthologie.

Il existe un autre poète dont les *zağals* ne sont pas regroupés dans un endroit : Ibn Quzmān. Nous avons vu qu'il est considéré comme l'inventeur et le plus éminent des *zağğālūn* dans l'histoire de ce genre. Le fait qu'il inclut deux de ses *zağals* dans son anthologie comme le seul poète andalou témoigne de son éminence. Cependant, d'un autre point de vue, nous nous interrogeons sur le peu qu'an-Nawāǧī cite d'Ibn Quzmān et l'absence totale d'autres poètes andalous. Il semble donc qu'an-Nawāǧī ne pouvait pas faire autrement que de l'inclure au moins Ibn Quzmān parce qu'il l'a considéré trop important pour qu'il soit ignoré, même dans une anthologie composée intégralement des poètes orientaux.

Pourquoi an-Nawāǧī insère-t-il un *zağal* d'Ibn Quzmān comme le septième, ou, si on ne compte pas les deux poètes qui émulent Ibn Muqātil, comme le quatrième poète de son anthologie et pourquoi il la conclut avec un deuxième *zağal* de lui (n°. 27) ? A notre avis, an-Nawāǧī, bien conscient de la place prépondérante dont jouissait Ibn Quzmān pour l'histoire de ce *zağal*, a voulu conclure son anthologie par un *zağal* du père fondateur de ce genre comme sceau idéal.

b) *Ad-Durr al-maknūn fī sabʿa funūn* d'Ibn I(l)yās al-Ḥanafī

Ḥağğī Ḫalīfa cite cette anthologie comme œuvre d'une certain Muḥammad b. Aḥmad b. Ilyās al-Ḥanafī. L'article qui est le seul que j'ai pu trouver dans les encyclopédies biographiques ou bibliographiques se lit comme suit :

> *ad-durru l-maknūnu fī sabʿi* (sic !) *funūnin li-Muḥammadi bni Ilyāsi l-Ḥanafī ruttiba ʿalā sabʿati abwābi fanni l-ašʿāri l-badīʿati : fanni d-dūbayti, fanni l-muwaššaḥḥāti, fanni l-mawālīyā, fanni l-kān wa-kān, fanni l-qūmā, fanni l-azǧāli, wa-l-ḫātimatu fīmā qīla fī l-ḥammāqi awwaluhu l-ḥamdu li-llāhi l-badīʿi ilā āḫirihi. fariġa fī Raǧaba sanata* 912 *iṯnatay ʿašrata wa-tisʿimiʾatin.*[117]

> La perle cachée des sept arts – écrite par Muḥammad b. Aḥmad b. Ilyās al-Ḥanafī, est subdivisé en sept chapitres : 1. *badīʿ*, 2. *dūbayt*, 3. *muwaššaḥ*, 4. *mawālīyā*, 5. *kān* [*wa-kān*],

117 Ḥağğī Ḫalīfa 1941 : 1: 733.

> 6. *qūmā*, 7. *zağal*. Pour terminer, ce qui a été dit du *ḥammāq*.[118] L'œuvre commence avec la phrase suivante : 'Grâce au Dieu créateur.' Il a été achevé en 912.[119]

Nous disposons de trois manuscrits de l'œuvre dont parle Ḥağğī Ḫalīfa ici (Paris, Londres et Le Caire).[120] Nous n'avons pas pu consulter un quatrième manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque de l'Université Saint-Pétersbourg.[121] Aucun manuscrit consulté ne fournit le nom de l'auteur.[122] Cependant, nous trouvons quelques renseignements dans les premières pages du manuscrit cairote ajoutées par le bibliothécaire qui a classifié le manuscrit : il note entre autre, qu'il lui était impossible de déterminer le nom de l'auteur parce que la page de titre manquait. Un inconnu qui est facilement identifiable par sa main distincte du bibliothécaire, vient à l'aide en ajoutant un extrait de l'article du *Kašf* où l'auteur est cité comme Ibn Ilyās. Encore une autre main corrige le nom d'Ibn Ilyās en Ibn Iyās sous lequel l'œuvre est classée dans le catalogue de la bibliothèque de Dār al-Kutub au Caire jusqu'à nos jours. C'est ce nom que Margaret Larkin cite dans sa contribution à la *Cambridge History of Arabic Literature*.[123]

Après une recherche approfondie dans les bibliothèques du Caire nous sommes tombé dans la bibliothèque de l'université ʿAyn Šams sur une thèse de doctorat avec le titre *al-Funūn aš-šiʿrīya ġayr al-muʿraba fī l-ʿIrāq munḏu našʾatihā ḥattā nihāyat al-fatrat al-muẓlima* (« Les genres poétiques non-fléchis en Iraq depuis leur naissance jusqu'à la fin de l'époque sombre ») écrite par l'éditeur du *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal* d'Ibn Ḥiğğa al-Ḥamawī et l'auteur de plusieurs livres sur les nouvelles formes poétiques : Riḏā Muḥsin al-Qurayšī. Il cite dans le résumé de sa thèse qu'il a utilisé des textes provenant du manuscrit *Durr*

---

118 Au dire d'al-Muḥibbī (1061–1651/1111–1699) le terme *ḥammāq* s'applique aux *zağals* satiriques ou comiques, v. al-Muḥibbī 1868 : 1: 109. Cette acception du terme *ḥammāq* est sans doute tardive par rapport à la poétique d'al-Ḥillī pour qui le *ḥammāq* correspond au *qūmā*, v. al-Ḥillī 1956 : 6, cf. aussi ar-Rifāʿī 1974 : 2: 159. Les *ḥammāqs* dans le *Durr al-maknūn* se constituent de quatre vers (donc huit hémistiches), dont les deux premiers termine sur une rime unique et les deux derniers sur une autre (ms. Dār al-Kutub, Šiʿr Taymūr 724, fols. 197^{v}–198^{v}).

119 Les poèmes des trois premiers *funūn* (pl. de *fann* « art » ou « genre ») sont composés en langue littéraire, étant entendu que le *badīʿ* comprend toute sorte de poésie basée sur les seize mètres traditionnels, cf. Ibn Ḥiğğa 1974 : 99 où Ibn Ḥiğğa utilise le mot *šiʿr* pour *badīʿ*. Les autres quatre arts sont principalement des formes poétiques dialectales.

120 1) Paris, Bibliothèque Nationale, 3409 ; 2) Le Caire, Dār al-Kutub, Šiʿr Taymūr 724 ; 3) London, British Library, ADD 9570/2.

121 Université de Saint-Pétersbourg, 99.

122 Cachia connaissait le manuscrit londonien. Il cite le nom de l'auteur comm Ibn Ilyās et note la date de l'achèvement l'année 912/1506. Par conséquent on peut supposer que le *Kašf* de Ḥağğī Ḫalīfa était sa source : Pierre Cachia 1977 : 82, n. 19.

123 Larkin 2008 : 211, n. 57.

al-maknūn de Abū l-Barakāt Muḥammad b. Aḥmad b. Iyās (852–930/1448–1524), donc l'hisotrien et l'auteur du livre *Badā'i' az-zuhūr fī waqāi' ad-duhūr*.[124] Il est donc nécessaire de s'interroger si al-Qurayšī pourrait être à l'origine du changement de l'entrée dans le catalogue de la bibliothèque. L'examen du livre édité issu de sa thèse de doctorat pour déterminer comment il est arrivé à l'attribution du *Durr al-Maknūn* à l'historien Ibn Iyās n'a pas produit de résultats.[125]

Puisque nous ne savons pas grand chose sur la vie d'Ibn Iyās, il est bel et bien possible qu'il serait en effet l'auteur de cette anthologie. Quelques indices que nous énumérerons par la suite, soutiennent cette thèse : Ḥağğī Ḫalīfa dit dans son *Kašf* que l'auteur du *Durr* est Muḥammad b. Aḥmad al-Ḥanafī. Ces noms et cette *nisba*, al-Ḥanafī, correspond à ceux d'Ibn Iyās. Un autre indice nous est fourni par la date à laquelle l'anthologie a été achevée : c'était en 912, donc 18 ans avant la mort de l'historien, Ibn Iyās. Finalement il est bien connu qu'Ibn Iyās se plaisait à inclure des poèmes dialectaux dans ses œuvres historiographiques, sans citer ses propres poèmes.[126]

Les trois manuscrits ont en commun qu'ils citent les mêmes auteurs. Ils diffèrent, par contre, dans le nombre des poèmes cités. Le manuscrit de Paris comprend 19 *zağals*, le manuscrit de Londres en compte 11 ; le manuscrit du Caire est le plus riche avec 23 *zağals* incluant à deux *zağals* près tous les *zağals* des autres manuscrits. Pour cette raison nous basons notre analyse sur le manuscrit du Caire.

Celui-ci commence, tout comme les deux autres manuscrits d'ailleurs, avec un poème du célèbre Ibn Muqātil que nous avons déjà mentionné plusieurs fois ci-dessus. Au total nous trouvons six *zağals* d'Ibn Muqātil, tous placés au début de l'anthologie. Suit le *zağal* d'Ibn an-Nabīh déjà mentionné plus haut. Cela dit, le *zağğāl* le plus cité dans l'anthologie est l'Egyptien Ḫalaf al-Ġubārī avec douze *zağals*. L'Egyptien al-Mi'mār se trouve à la fin de l'anthologie avec deux *zağals*. Nous voyons donc qu'Ibn Iyās a préféré un des poètes égyptiens les plus cotés du 8e/14e siècle, sans oublier l'un des pionniers du *zağal* oriental, l'Egyptien Ibn an-Nabīh, poète du 6–7e/12–13e siècle et le très célèbre *zağğāl* syrien Ibn Muqātil (8e/14e siècle), qui par le positionnement à la tête de l'anthologie souligne son importance déjà remarquée ci-dessus. Pour autant, ce qui attire notre attention dans le cadre de l'objectif de recherche de cette contribution est le fait qu'Ibn Iyās n'inclut aucun *zağal* andalou.

---

124 V. le resumé de cette étude d'al-Qurayšī 1974.

125 Al-Qurayšī 1977.

126 V. par exemple la note sur an-Nāṣir al-Ḥammāmī : Ibn Iyās 1982 : 1,1: 443. Cf. Weintritt (2005) : 381, n. 3. Puis la biographie d'Ibn Iyās sur Ibn al-Ḫabbāz : Ibn Iyās 1982 : 1,1: 110. Larkin note l'importance de l'œuvre d'Ibn Iyās comme source de biographies des poètes écrivant en dialecte : Larkin 2008 : 192, n. 4 ; v. aussi sur ce sujet l'étude d'al-Amer 2016.

3.2 Le deuxième groupe

a) *Al-Mustaṭraf fī kull fann mustaẓraf* d'al-Ibšīhī (790–850/1388–1446)

L'intitulé du livre « Recueil de morceaux choisis ça et là dans toutes les branches de la connaissance réputées attrayantes » résume à merveille le caractère de l'œuvre qui « constitue une encyclopédie dans laquelle sont traités les points les plus divers et les questions les plus intéressantes et l'on pourrait même avancer avec un semblant de raison, que l'Auteur s'est occupé de *omni re scibili* tant il aborde, dans son livre, de sujets multiples et originaux. »[127] Il n'est donc pas étonnant qu'al-Ibšihī nomme d'autres encyclopédies d'*adab* du même type tels que le *Rabīʿ al-abrār* d'az-Zamaḫšarī et le *ʿIqd al-farīd* d'Ibn ʿAbd Rabbih comme ses prédécesseurs directs.[128] L'œuvre très populaire d'al-Ibšīhī a exercé une certaine influence sur l'élite savante mais surtout sur le milieu de la « petite bourgeoisie » (la plupart d'entre eux étant des artisans et des petits commerçants comme nous l'avons vu plus haut) de l'époque dotée d'une culture au rabais.[129] Il faut signaler que cette influence majeure a perduré longtemps après sa parution, même jusqu'au 20e siècle : Aḥmad Amīn (1886–1954), un des plus éminents penseurs de son temps, en témoigne dans un passage de son autobiographie *Ḥayātī* où il décrit la rue dans laquelle il vivait pendant sa jeunesse :

> [...] anyone who read read the Qurʾān and ḥadīṯ and old stories like *The Thousand and One Nights* and ʿAntara, or light, literary books (*al-kutub al-adabīya al-ḫafīfa*) like *Kalīla wa-Dimna* and *al-Mustaṭraf fī kull fann mustaẓraf*.[130]

C'est donc dans ce vade-mecum destiné à l'utilisation de tout honnête musulman qu'on trouve un chapitre d'une taille considérable (69 pages dans l'édition que nous avons utilisée) contenant des recueils de poèmes de genres variés. Ce chapitre contient également une sélection très courte de sept *zağals* d'origine exclusivement orientale et y figure en première place le *zağal* de l'un des plus grands *zağğālūn* de cette époque, al-Ḫalaf al-Ġubārī, dont nous avons parlé à plusieurs reprises dans cette étude.[131] Al-Ibšīhī cite trois *zağals* de lui. Suivent

---

127 Al-Ibšīhī 1899 : 1: vii. Il y existe un grand nombre de manuscrits et des dizaines d'éditions du *Mustaṭraf* depuis le 19e siècle, mis à part une traduction-cum-commentaire faite par Ekmekçizāde Ahmed 1845.

128 Al-Ibšīhī 1986 : 1: 7.

129 Herzog 2013 : 121. V. aussi Bauer 2007b : « These anthologies may have served the same kind of function for members of the Mamlūk middle classes as did almanacs and calendars in early modern Europe. »

130 Amīn 1966 : 64, dans la traduction de Margaret Larkin 2007 : 14–15.

131 Al-Ibšīhī 1986 : 2: 278–283. Larkin consacre son article à ce *zağal* : Larkin 2007.

deux *zağals* chacun par Ṣafīaddīn al-Ḥillī, l'auteur d'*al-ʿĀṭil*, et Nāṣir al-Ġayṭī, un poète égyptien inconnu. Vu l'envergure de ce chapitre, le sous-chapitre sur le *zağal* n'occupe qu'un espace infime en comparaison des autres genres de poésie qui y sont présentés. L'interrogation sur les raisons qui l'ont amené à négliger le *zağal* dans son œuvre sont difficilement compréhensibles faute d'indications suffisantes.

Pour conclure, il convient de rappeler que l'auteur du *Mustaṭraf* a puisé des informations sur les « sept arts de la poésie » dans le *Kitāb al-ʿĀṭil* d'al-Ḥillī ; nous avons remarqué plus haut que le *Mustaṭraf* a par la suite supplanté le *K. al-ʿĀṭil* à cet égard.[132]

b) La *Safīna* de Šihābaddīn Ibn Mubārakšāh (806/1404–862/1458 ou 863/1459)

Dans la codicologie arabe le terme *safīna* fait référence à un format oblong relié au bord supérieur semblable au carnet de notes de nos jours. Souvent les auteurs arabes prémodernes utilisaient ce format pour les écrits d'usage personnel. Par son caractère de carnet de notes, l'auteur ne se souciait guère d'une écriture soignée et arrangeait le contenu sans que l'ordre soit sa préoccupation principale.

C'est notamment le cas de la *Safīna* d'Ibn Mubārakšāh qui est composée de 14 (!) volumes dont chacun comporte approximativement 300 folios. Cette œuvre énorme qui est aussi connue sous le nom de *Taḏkira*[133] est préservée dans la collection Feyzullah Efendi de la bibliothèque de Süleymaniye à Istanbul (Fe 1609–1622).

Le peu que nous savons sur l'auteur remonte surtout à la biographie d'as-Saḫāwī dans son œuvre *aḍ-Ḍawʾ al-lāmiʿ*.[134] Son nom complet est Šihābaddīn Aḥmad b. Muḥammad b. Ḥusayn b. Ibrāhīm b. Sulaymān al-Miṣrī al-Ḥanafī. As-Saḫāwī connaissait Ibn Mubārakšāh personnellement et appréciait ses poèmes que celui-là déclamait devant lui. Ils fréquentaient ensemble les leçons de leur maître, Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī (773–852/1372–1449) ; Ibn Mubārakšāh loue ce dernier dans un de ses poèmes. Ibn Ḥağar pour sa part le tenait en grande estime et prenait plaisir à l'écouter quand il répétait ses leçons devant lui. Selon as-Saḫāwī il n'excellait pas seulement dans la poésie mais aussi dans d'autres arts et sciences ; il a relevé par dessus tout son activité d'anthologiste.

Nous n'aurions pas pris connaissance de l'importance de la *Safīna* d'Ibn Mubārakšāh pour le *zağal* si Hoenerbach et Ritter ne l'avaient pas découverte à

---

132 Al-Ibšīhī 1986 : 2: 271.

133 Ḥağğī Ḫalīfa 1941 : 1: 384. Le nom *taḏkira* indique sa fonction d'aide-mémoire encyclopédique. V. aussi au sujet du caractère personnel d'une *taḏkira* : Bauer 2007b.

134 As-Saḫāwī 1992 : 2: 65. V. aussi les sources suivantes : Ibn Iyās 1982 : 2: 345 ; Ibn al-ʿImād 1993 : 9: 440 ; as-Suyūṭī 1927 : 54–57 ; al-Ġazzī 1970 : 2: 42–45 ; Ziriklī 2002 : 1: 229.

la fin des années 1940.[135] Les 18 *zağals* d'Ibn Quzmān qui y sont regroupés ont aidé à corriger et élargir le corpus de ses *zağals*. Pour autant, ce n'est pas le seul poète andalou que nous y rencontrions : Mudġalīs, une des sources les plus importantes pour le *zağal* d'Andalousie, y figure avec treize, dont la plupart était inconnue jusque-là.[136] Mis à part ces deux poètes andalous, le reste des *zağals* proviennent de la plume de poètes orientaux, soit Ibn Muqātil (5 *zağals*) avec lequel Ibn Mubārakšāh commence son recueil, le premier *zağal* qu'il cite étant *qalbī yiḥibb tayyāh* que nous connaissons déjà par l'anthologie d'an-Nawāǧī et celle d'Ibn Iyās où celui-ci prend une place prééminente. Ibn Muqātil est suivi par les *zağals* d'Ibn Quzmān et ceux de Mudġalīs que nous avons déjà mentionnés plus haut. Le quatrième *zaǧǧāl* est Ibn Mubārakšāh lui-même, avec un *zağal*, suit Sirāǧaddīn al-Kattānī al-Maḥḥār (m. 711/1311) déjà mentionné plus haut (2 *zağals*), Aḥmad al-Ḥuṣrī az-Zaʿzūʿ, un *zaǧǧāl* égyptien dont la date de mort est inconnue (1 *zağal*),[137] et, finalement, l'adversaire d'Ibn Muqātil, al-Amšāṭī (4 *zağals*).

Que peut-on conclure du choix des poètes et de leurs *zağals* opéré par Ibn Mubārakšāh ? Déjà, il convient de se remettre en mémoire que son œuvre n'était pas destinée à l'usage d'un lectorat quelconque. Il s'agit donc d'un choix tout à fait personnel ; et pourtant nous reconnaissons dans ce recueil la plupart des poètes qui jouissaient d'une célébrité incontestable. Nous avons déjà vu qu'Ibn Quzmān, Mudġalīs, al-Maḥḥār, Ibn Muqātil et al-Amšāṭī comptaient parmi les champions du *zağal* tant en Occident qu'en Orient. Toutefois ce ne sont pas n'importe quels *zaǧǧāls* fameux qu'Ibn Mubārakšāh a choisi. Ceux-ci se caractérisent par leur préférence du style andalou comme nous l'avons montré plus haut dans cette étude.[138] Il semble donc qu'Ibn Mubārakšāh savourait les *zağals* du type andalou ce qui explique aussi la quantité de *zağals* d'Ibn Quzmān et Mudġalīs incorporée dans son recueil.

c) *Rawḍ al-ādāb* de Šihābaddīn al-Ḥiǧāzī (790–875/1388–1471)[139]

Al-Ḥiǧāzī, dont le nom complet est Abū ṭ-Ṭayyib (ou Abū l-ʿAbbās) Šihābaddīn Aḥmad b. Muḥammad b. ʿAlī b. al-Ḥasan al-Ḥiǧāzī al-Qāhirī al-Ḫazraǧī al-ʿUbādī, comptait tout comme son condisciple Ibn Mubārakšāh parmi les plus

135 Hoenerbach/Ritter 1950.

136 Hoenerbach/Ritter 1952.

137 Al-Ḥillī 1956 : 99.

138 Cf. aussi les remarques faites par Hoenerbach au sujet d'al-Amšāṭī et Ibn Muqātil : Hoenerbach 1954 : 728 : « D.h. Amšāṭī betrachtete Ibn Quzmān als sein Vorbild » (« C'est-à-dire Amšāṭi voyait en Ibn Quzmān son modèle »).

139 Ibn Iyās 1982 : 3: 58 ; as-Suyūṭī 1927 : 63–77 ; Ibn al-ʿImād 1993 : 9: 475 ; as-Saḫāwī 1992 : 2: 147–149 ; as-Suyūṭī 1967 : 1: 573–574.

excellents étudiants d'Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī. As-Saḫāwī note qu'al-Ḥiğāzī était très intelligent et qu'il disposait d'une capacité exorbitante de mémorisation rapides des leçons du maître jusqu'au moment où il s'adonna à la consommation immodérée de l'anacarde (*balāḏur*) – une noix qui est ironiquement censée stimuler la mémoire. Le contraire s'est produit : sa santé s'est altérée à tel point qu'il ne pouvait plus retenir grand chose à moins qu'il exerçât des efforts extraordinaires.[140] A partir de ce moment il commence à s'occuper exclusivement de littérature et y atteint un prestige remarquable qui lui permet de traiter d'égal à égal avec des littérateurs distingués tel que son maître Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī. Šihābaddīn al-Ḥiğāzī a écrit plusieurs œuvres de poésie et de prose, parmi celles-ci une *Taḏkira* qui compte 50 volumes.

Son *Rawḍ al-ādāb* est sans doute la plus fameuse de ses œuvres : une anthologie très populaire[141] déployant un florilège de spécimens de la littérature de son temps, parmi lesquels nous trouvons dans le chapitre n°. 10 un recueil de *zağals* dont les auteurs et leur agencement retiennent notre attention :

1. Ibn an-Nabīh : *az-zamān saʿīd muwātī*
2. Ibn Muqātil :
   a) *inna maʿ maʿšūqī ğufūn*
   b) *qalbī yiḥibb tayyāh*
   c) *nahyū* (sic ! pour *nahwā*) *ḫayyāṭ*
3. Faḫraddīn Ibn Makānis : *qad hawā qalbī muʿayšiq*
4. Aš-Šayḫ Badraddīn al-Baštakī : *ʿamalnī* (sic ! pour *ʿallamnī*) *l-ġazal*
5. Al-Ḥiğāzī : *in ridta farğa tfakkir*[142]

Il commence avec le *zağal* très fameux d'Ibn Nabīh que nous avons déjà rencontré plusieurs fois dans cette étude. Celui-ci est suivi par Ibn Muqātil dont il n'est plus question de douter de l'importance pour le *zağal* oriental. Dans la liste d'al-Ḥiğāzī il est le seul dont il cite trois *zağals* intégralement – parmi ceux-ci nous retrouvons immanquablement celui devant lequel « le peuple de l'Orient comme de l'Occident se sont inclinés »[143] : *nahwā ḫayyāṭ*. Le troisième *zağğāl* à être inclus dans la liste est Faḫraddīn Ibn Makānis, avec son unique *zağal* – également très coté (cf. le verdict de Taġrībirdī cité plus haut). Jusqu'ici, pas de vraies surprises. Ce sont les deux poètes suivants, donc

140 As-Saḫāwī 1992 : 2: 148. Cf. aussi Richardson 2012 : 44–45.

141 Rien que dans les bibliothèques du Caire nous avons pu trouver plusieurs manuscrits de cet œuvre.

142 Gotha, 400, fol. 80ʳ–83ᵛ.

143 Ibn Ḥiğğa 1974 : 130.

Badraddīn al-Baštakī et al-Ḥiǧāzī lui-même auxquels on ne s'attend pas en examinant cette liste d'illustres *zaǧǧāls*. Et pourtant – si on prend en compte la convention dont les anthologistes se servaient pour insérer leurs propres poèmes dans les anthologies qu'ils ont préparées, leur présentation n'est pas surprenante. Rappelons-nous que c'est ce qu'ont fait également Ibn Ḥiǧǧa et al-Ḥillī et d'autres dans leurs œuvres. Le plus modeste dans cette liste est sans aucun doute al-Ḥiǧāzī qui ne met qu'un *zaǧal* de sa propre plume à la fin de son recueil. Mais pourquoi a-t-il choisi un *zaǧal* d'al-Baštakī, son condisciple dans les séminaires d'Ibn Ḥaǧar ? Une réponse s'impose : al-Ḥiǧāzī était un grand amateur de la poésie d'al-Baštakī, et a même rédigé son diwan.[144]

On remarque l'absence totale des *zaǧǧāls* andalous dans la sélection d'al-Ḥiǧāzī. A l'opposé de son condisciple Ibn Mubārakšāh, al-Ḥiǧāzī ne semble pas les apprécier de la même manière.

4 Conclusion

En guise de conclusion nous sommes en mesure de postuler ce qui suit :

1. Du point de vue de la théorie sur le *zaǧal* nous avons noté qu'au cours de l'histoire les *zaǧals* andalous ont été remplacés par les *zaǧals* orientaux comme modèles et repères pour les affirmations normatives mises en avant par les théoriciens : tandis qu'al-Ḥillī et Ibn Ḥiǧǧa se rapportent aux poèmes des *zaǧǧāls* andalous pour en tirer leur conclusions les deux théoriciens postérieurs, al-Banawānī, ad-Daǧwī et al-Muqaddasī se basent surtout sur les poètes contemporains, pour l'essentiel égyptiens et syriens, et semblent être totalement coupés de la tradition ḥillīenne et par conséquent de la tradition quzmānienne.[145]

Nous avons vu en outre que la distinction entre *ši'r* et *zaǧal* dans la discussion des spécificités autorisées ou défendues disparaît avec la poétique d'Ibn Ḥiǧǧa ; ce qui indique qu'un siècle après al-Ḥillī cette forme poétique s'est établie comme objet d'une poétique sans qu'une comparaison systématique avec les particularités des formes poétiques en langue littéraire soit nécessaire pour qu'un débutant dans la matière puisse s'y mettre.

---

144 Bauer 2008 : 41.

145 Haykal constate un phénomène semblable au sujet du *muwaššaḥ* : « The decreasing dependence on the Andalusian models is shown strikingly by the drop in the proportion of Andalusian *muwaššaḥs* found in *Dār al-ṭirāz*, the *Tawšī' al-tawšīḥ* and the *'Uqūd al-la'ālī* respectively » Haykal 1983 : 36–37 ; v. aussi Stern 1974 : 74.

2. Nous avons constaté la coexistence de deux groupes de *zağğālūn* pendant l'époque où cette nouvelle forme s'est répandue dans l'Est : d'un coté les littérateurs d'élite qui ont adopté les formes poétiques dialectales comme respectables et présentables bien qu'ils laissent entendre qu'une pratique trop excessive pourrait nuire à la capacité de forger des vers en langue littéraire. De l'autre coté il y existe un deuxième groupe de poètes qui composaient surtout des poèmes en dialecte et qui n'étaient pas à même de composer des poèmes raffinés en langue littéraire surtout parce qu'ils n'avaient pas reçu une éducation formelle dans la langue et la littérature. Ce deuxième groupe est largement ignoré tant par les théoriciens du *zağal* que par les anthologistes et les biographes qui appartenaient majoritairement au premier groupe de littérateurs d'élite. Bien qu'il y eût des contacts entre ces deux groupes les représentants du premier prenaient ses distances avec le second qui évoluaient dans un univers bien différent de celui des poètes d'élite.

Nous avons souligné le caractère perméable de la société mamelouke de cette époque au niveau des littérateurs d'élite et des poètes qui disposaient d'une éducation modique administrée par les *sabīl kuttābs* et d'autres institutions formelles ou informelles telles que les *madāris* (séminaires), les *mağālis* (réunions de types variés), le milieu soufi ou bien par l'autodidactisme. Un poète comme al-Miʿmār a toujours été marqué comme *ʿāmmī*, donc comme un représentant du peuple. De tels poètes qui composaient surtout des poèmes dialectaux ont eu beaucoup plus de difficulté d'entrer dans la nomenclature érudite (comme les bio-bibliographies d'aṣ-Ṣafadī par exemple).

3. L'émancipation graduelle de de la tradition andalouse se fait aussi remarquer dans les anthologies de *zağals* et les encyclopédies littéraires de cette époque. Tandis que nous en rencontrons encore quelques exemples dans l'anthologie *ʿUqūd al-laʾāl fī l-muwaššaḥḥāt wa-l-azğāl* on n'en trouve aucun dans les anthologies ou les encyclopédies d'une date ultérieure.

Bibliographie

Sources primaires

Al-Ġazzī (1970) : *aṭ-Ṭabaqāt as-sunnīya fī tarāğim al-ḥanafīya*. 4 tomes. Ed. ʿAbdalfattāḥ Muḥammad al-Ḥalw. Le Caire.

Al-Ḥillī (1956) : *al-ʿĀṭil al-ḥālī wa-l-muraḫḫaṣ al-ġālī*. Ed. Wilhelm Hoenerbach. Wiesbaden.

Al-Ḥillī (1990) : *al-ʿĀṭil al-ḥālī wa-l-muraḫḫaṣ al-ġālī*. Ed. Ḥusayn Naṣṣār. Bagdad.

Al-Ibšīhī (1845) : *El-Mustatraf min kull-i fenn-i mustazraf. Mahmud el-eser fī tercümetü'l-mustatraf el-mustesir.* 2 tomes. Trad. Ekmekçizāde Ahmed. Istanbul.
Al-Ibšīhī (1899, 1902) : *al-Mostaṭraf. Recueil de morceaux choisis ça et là dans toutes les branches de connaissances réputées attrayantes.* 2 tomes. Trad. G. Rat. Paris.
Al-Ibšīhī (1986) : *al-Mustaṭraf fī kull fann mustaẓraf.* 2 tomes. Ed. Mufīd Muḥammad Qumayḥa. Beyrouth.
Al-Maḥḥār (2001) : *Dīwān Sirāǧaddīn al-Maḥḥār.* Ed. Aḥmad Muḥammad ʿAṭā, Le Caire.
Al-Muḥibbī (1868) : *Ḫulāṣat al-aṯar fī aʿyān al-qarn al-ḥādī ʿašar.* 4 tomes. Būlāq 1284/1868.
Al-Muqaddasī (1974) : *Ḏayl ʿalā r-rawḍatayn.* Ed. ʿIzza al-ʿAṭṭār al-Ḥusaynī ad-Dimašqī. Beyrouth.
An-Nawāǧī (1276/1859) : *Ḥalbat al-kumayt.* Bulāq.
An-Nawāǧī (1982) : *ʿUqūd al-laʾāl fī-l-muwaššaḥḥāt wa-l-azǧāl.* Ed. ʿAbdallaṭīf aš-Šihābī. Bagdad.
An-Nawāǧī (1983) : *ʿUqūd al-laʾāl fī-l-muwaššaḥḥāt wa-l-azǧāl.* Ed. Samir Haykal. Oxford.
An-Nawāǧī (1999) : *ʿUqūd al-laʾāl fī-l-muwaššaḥḥāt wa-l-azǧāl.* Ed. Aḥmad Muḥammad ʿAṭā. Le Caire.
Aṣ-Ṣafadī (1931–) : Das biographische Lexikon des Ṣalāḥaddīn Ḫalīl Ibn-Aibak aṣ-Ṣafadī. *al-Wāfī bi-l-wafayāt.* 29 tomes. Eds. Otfried Weintritt et al. Beyrouth.
Aṣ-Ṣafadī (1998) : *Aʿyān al-ʿaṣr.* Ed. ʿAlī Abū Zayd et al. 6 tomes. Damas.
As-Saḫāwī (1992) : *aḍ-Ḍawʾ al-lāmiʿ li-ahl al-qarn at-tāsiʿ.* Ed. inconnu. 12 tomes. Beyrouth.
As-Suyūṭī (1927) : *Naẓm al-ʿiqyān fī aʿyān al-aʿyān.* Ed. Philip Hitti. Beyrouth.
As-Suyūṭī (1967) : *Ḥusn al-muḥāḍara fī tārīḫ Miṣr wa-l-Qāhira.* 2 tomes. Ed. Muḥammad Abū l-Faḍl Ibrāhīm. Le Caire.
Al-Udfūwī (1966) : *aṭ-Ṭāliʿ as-saʿīd al-ǧāmiʿ asmāʾ nuǧabāʾ aṣ-ṣaʿīd.* Ed. Saʿd Muḥammad Ḥasan. Le Caire.
al-ʿUmarī, Šihābaddīn Ibn Faḍlallah (1988) : *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār.* 27 tomes. Ed. Kāmil Salmān al-Ǧubūrī. Francfort.
Amīn, Aḥmad (1966) : *Ḥayātī.* Le Caire.
Ḥaǧǧī Ḫalīfa (1941) : *Kašf aẓ-ẓunūn ʿan asāmī l-kutub wa-l-funūn.* 2 tomes. Ed. Mehmet Şerafettin Yaltkaya. Istanbul.
Ibn al-ʿImād (1993) : *Šaḏarāt aḏ-ḏahab fī aḫbār man ḏahab.* 10 tomes. Eds. ʿAbd al-Qādir al-Arnāʾūṭ et Maḥmūd al-Arnāʾūṭ. Beyrouth.
Ibn aš-Šaʿʿār (2005) : *Qalāʾid al-Ǧumān fī farāʾid šuʿarāʾ hāḏā z-zamān.* 9 tomes. Ed. Kāmil Salmān al-Ǧubūrī. Beyrouth.
Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī (1993) : *ad-Durar al-kāmina.* 4 tomes. Ed. ʿAdnān Darwīš. Beyrouth.
Ibn Ḫaldūn (2008) : *Muqaddima.* Ed. Aḥmad Ǧār. Le Caire.
Ibn Ḥiǧǧa (1974) : *Bulūġ al-amal fī fann az-zaǧal.* Ed. Riḍā Muḥsin al-Qurayšī. Damas.
Ibn Iyās (1982) : *Badāʾiʿ az-zuhūr fī waqāʾiʿ ad-duhūr.* 5 parties en 6 tomes. Ed. Mohamad Mostafa. Wiesbaden.
Ibn Kaṯīr (1999) : *al-Bidāya wa-n-nihāya.* 21 tomes. Ed. ʿAbdallah b. ʿAbd al-Muḥsin at-Turkī. Le Caire.
Ibn Šākir al-Kutubī (1973) : *Fawāt al-wafayāt.* 5 tomes. Ed. Iḥsān ʿAbbās. Beyrouth.
Ibn Taġrībirdī (1972) : *an-Nuǧūm aẓ-ẓāhira.* 16 tomes. Ed. Ibrāhīm ʿAlī Ṭarḫān. Le Caire.
Ibn Taġrībirdī (1984) : *al-Manhal aṣ-ṣāfī wa-l-mustawfā baʿd al-wāfī.* Ed. Muḥammad Muḥammad Amīn. Le Caire.
ʿUmar b. Abī Rabīʿa (1952) : *Dīwān.* Ed. Muḥammad Muḥyīddīn ʿAbdalḥamīd. Le Caire.

Ziriklī, Ḫayraddīn (2002) : *al-Aʿlām : Qāmūs tarāğim li-ašhar ar-riğāl wa-n-nisāʾ min al-ʿarab wa-l-mustaġribīn wa-l-mustašriqīn*. 8 tomes. Beyrouth.

Manuscrits

al-Banawānī : *Rafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Bibliothèque national de France. Paris, Arabe 4454.
al-Banawānī : *Rafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Staatsbibliothek Berlin, We. II 108.
al-Banawānī : *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Staatsbibliothek Berlin, We. II 1768.
al-Banawānī : *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Princeton University, 408h.
al-Banawānī : *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Maktabat al-Azhar. Le Caire, 7211.
al-Banawānī : *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Dār al-Kutub al-Miṣrīya. Le Caire, Adab Taymūr 325.
al-Banawānī : *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Maktabat al-Awqāf. Bagdad, 12155.
al-Banawānī : *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. al-Ğāmiʿa as-Saʿūdīya. Riyad, 6490.
al-Banawānī : *Dafʿ aš-šakk wa-l-mayn fī taḥrīr al-fannayn*. Süleymaniye Kütüphanesi. Istanbul, Hamidiye 1127.
al-Banawānī : *Nubḏa fī fann az-zağal* ou *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal*. Saint-Pétersbourg B 544.
ad-Darwīš, Ahmad : *Dīwān*. Cambridge University, Qq 78.
ad-Dağwī : *Bulūġ al-amal fī baʿḍ aḥmāl az-zağal*. Dār al-Kutub al-Miṣrīya. Le Caire, Šiʿr Taymūr 1181.
ad-Dağwī : *Bulūġ al-amal fī baʿḍ aḥmāl az-zağal*. Dār al-Kutub al-Miṣrīya. Le Caire, Šiʿr Taymūr 1182.
al-Ḥiğāzī : *Rawḍ al-ādāb*. Forschungsbibliothek Gotha, 400.
al-Muqaddasī : *Al-Ğawhar al-maknūn fī sabʿat al-funūn*. Escurial. Madrid, árabe 459.
Anonyme : *al-ʿAqīdat ad-darwīšīya fī taḥrīr as-sabʿ funūn al-adabīya*. Forschungsbibliothek Gotha, 376 arab. 136, Stz. Kah. 665 *maǧmūʿa*.
Anonyme : *Maǧmūʿa*. Oriental Institute. Chicago, A 12019.
Anonyme : *Maǧmūʿa*. Le Caire, Azhar 7113.
Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī : *Ziyādāt ʿalā d-dīwān*. Universität Göttingen, 8o Cod. arab. 179.
Ibn Ḥiğğa : *Bulūġ al-amal fī fann az-zağal*. Bodleian Library. Oxford, Marsh 702.
Ibn Iyās : *ad-Durr al-maknūn fī sabʿa funūn*. Bibliothèque nationale de France. Paris, 3409.
Ibn Iyās : *ad-Durr al-maknūn fī sabʿa funūn*. Dār al-Kutub. Le Caire, Šiʿr Taymūr 724.
Ibn Iyās : *ad-Durr al-maknūn fī sabʿa funūn*. British Library. London, ADD 9570/2.
Ibn Iyās : *ad-Durr al-maknūn fī sabʿa funūn*. Université Saint Pétersbourg, 99.
Ibn Mubārakšāh : *Safīna*. Süleymāniye Kütüphanesi. Istanbul, Fe 1609–1622.

Sources secondaires

Al-Amer, Aḥmad (2016) : *Matériaux, mentalités et usage des sources chez Ibn Iyās. Mise au point du discours historique dans les Badāʾiʿ al-zuhūr fī waqāʾiʿ al-duhūr*. Sarrebruck.
Al-Ġubārī, ʿAwaḍ (2013) : *Azjāl aš-Šayḫ Ḫalaf al-Ġubārī*. Le Caire.

Al-Quraysī, Riḍā Muḥsin (1974) : *al-Funūn aš-šiʿrīya ġayr al-muʿraba fī l-ʿIrāq munḏu našʾatihā ḥattā nihāyat al-fatrat al-muẓlima*. Thèse de doctorat inédite, Université ʿAyn Šams. Le Caire. Disponible sur : http://www.eulc.edu.eg/eulc_v5/Libraries/start.aspx?fn=ApplySearch&ScopeID=&criteria1=2.&SearchText1=القريشي+ رضا محسن. Consulté le 3 novembre 2016.

Al-Quraysī, Riḍā Muḥsin (1977) : *al-Funūn aš-šiʿrīya ġayr al-muʿraba*. Bagdad.

Ar-Rifāʿī, Muṣṭafā Ṣādiq (1974) : *Tārīḫ ādāb al-ʿarab*. 2 tomes. Beyrouth.

Bauer, Thomas (2002) : « Ibrāhīm al-Miʿmār : Ein dichtender Handwerker aus Ägyptens Mamlukenzeit ». *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 152: 63–93.

Bauer, Thomas (2003) : « Die Leiden eines ägyptischen Müllers : Die Mühlen-Maqāme des Ibrāhīm al-Miʿmār (st. 749/1348) ». In: *Ägypten – Münster. Kulturwissenschaftliche Studien zu Ägypten, dem Vorderen Orient und verwandten Gebieten*. Edited by Anke I. Blöbaum et al. Wiesbaden, 1–16.

Bauer, Thomas (2005a) : « Das Nilzaǧal des Ibrāhīm al-Miʿmār. Ein Lied zur Feier des Nilschwellenfests ». In: *Alltagsleben und materielle Kultur in der arabischen Literatur*. Edited by Ulrike Stehli-Werbeck et al. Wiesbaden, 69–88.

Bauer, Thomas (2005b) : "Mamluk Literature : Misunderstandings and New Approaches". *Mamluk Studies Review* 9.2: 106–132.

Bauer, Thomas (2006) : « ʿUmar Ibn Masʿūd al-Maḥḥār, Dīwān Sirāj al-Dīn al-Maḥḥār, eds. Aḥmad Muḥammad ʿAṭā (Cairo : Maktabat al-Ādāb, 1422/2001). Pp. 488. Reviewed by Thomas Bauer, Westfälische Wilhelms-Universität ». *Mamluk Studies Review* 10.1: 206–213.

Bauer, Thomas (2007a) : "In Search of 'Post-Classical Literature' : A Review Article". *Mamluk Studies Review* 11.2: 137–167.

Bauer, Thomas (2007b) : "Anthologies, Arabic literature (post-Mongol-period)". In: *Encyclopaedia of Islam, THREE*. Edited by Kate Fleet et al. Disponible sur 10.1163/1573-3912_ei3_COM_33127. Consulté le 12 août 2017.

Bauer, Thomas (2008) : « Ibn Nubātah al-Miṣrī (686–768/1287–1366) : Life and Works. Part II : The *Dīwān* of Ibn Nubātah ». *Mamluk Studies Review* 12.2: 25–69.

Bauer, Thomas (2009a) : « Jamāl al-Dīn Ibn Nubātah ». In: *Essays in Arabic Literary Biography II: 1350–1850*. Edited by Joseph E. Lowry et Devin J. Stewart. Wiesbaden, 184–201.

Bauer, Thomas (2009b) : « *al-Nawājī* ». In: *Essays in Arabic Literary Biography II: 1350–1850*. Edited by Joseph E. Lowry et Devin J. Stewart. Wiesbaden, 321–331.

Ben Cheneb, Moḥammad / Pellat, Charles (2007) : « al-Ḳūmā or al-Ḳawmā ». In: *Encyclopaedia of Islam. Second Edition*. Edited by P. Bearman et al. Disponible sur 10.1163/1573-3912_islam_SIM_4504. Consulté le 15 août 2017.

Berkey, Jonathan (2005) : "Popular Culture under the Mamluks: A Historiographical Survey". *Mamluk Studies Review* 9.2: 135.

Biesterfeldt, Hinrich (2012) : « Mizr fī Miṣr : Ein Preisgedicht auf das Bier aus dem Kairo des 14. Jahrhunderts ». In: *Differenz und Dynamik : Festschrift für Heinz Halm zum 70. Geburtstag*. Eds. Hinrich Biesterfeldt et Verena Klemm. Würzburg, 383–398.

Brockelmann, Carl (1938) : *Geschichte der arabischen Literatur. Supplementbände*. 3 tomes. Leiden.

Brockelmann, Carl (1949) : *Geschichte der arabischen Literatur. Deuxième édition adaptée aux suppléments*. 2 tomes. Leiden.

Cachia, Pierre (1977) : "The Egyptian Mawwāl". *Journal of Arabic Literature* 8.1: 77–103.

Cachia, Pierre (2007) : « Mawāliyā ». In: *Encyclopaedia of Islam. Second Edition*. Edited by P. Bearman et al. Disponible sur 10.1163/1573-3912_islam_COM_0712. Consulté le 18 août 2017.

Cachia, Pierre (2008) : "Arabic Literatures, 'Elite' and 'Folk' Junctions and Disjunctions". *Quaderni di Studi Arabi, Nuova Serie* 3: 135–152.

Dichy, Joseph (1990) : « Grammatologie de l'arabe I : les sens du mot *ḥarf* ou le labyrinthe d'une évidence ». In: *Studies in the History of Arabic Grammar II*. Edited by Kees Versteegh et Michael G. Carter. Amsterdam.

Dozy, Reinhart (1881) : *Supplément aux dictionnaires arabes*, I–II. Leiden.

Ǧammāl, Aḥmad Ṣādiq (1966) : *al-Adab al-ʿāmmī fī l-ʿaṣr al-mamlūkī*. Le Caire.

Haykal, Samir (1983) : *The Eastern Muwaššaḥ and Zajal: A First Study Including Edition of the ʿUqūd al-Laʾālī of al-Nawājī*. Oxford.

Herzog, Thomas (2012) : « Mamluk [Popular] Culture ». In: *Ubi Sumus ? Quo vademus ? Mamluk Studies, State of the Art*. Edited by Stephan Conermann. Göttingen, 131–158.

Herzog, Thomas (2013) : "Composition and Worldview of some Bourgeois and Petit-Bourgeois Mamluk Adab-Encyclopedias". *Mamluk Studies Review* 17: 100–129.

Hoenerbach, Wilhelm (1954) : « Vier Proben des *zağal*-Meisters Amšāṭī ». In: *Homenaje a Millás-Vallicrosa*, I. Edited by C.S.I.C. Barcelone, 725–739.

Hoenerbach, Wilhelm (1956) : *Die vulgärarabische Poetik al-Kitāb al-ʿĀṭil al-Ḥālī wal-Muraḫḫaṣ al-Ġālī des Ṣafīyaddīn Ḥillī*. Wiesbaden.

Hoenerbach, Wilhelm / Ritter, Hellmut (1950) : « Neue Materialien zum *zacal*. I. Ibn Quzmān ». *Oriens* 3: 266–315.

Hoenerbach, Wilhelm / Ritter, Hellmut (1952) : « Neue Materialien zum *zacal*. II. Mudġalīs ». *Oriens* 5.2: 269–301.

Irwin, Robert (1998) : « al-Ibshīhī ». In: *Encyclopedia of Arabic Literature*. 2 tomes. Edited by Julie Scott Meisami et Paul Starkey. London.

Kazimirski, Albin de Biberstein (1860) : *Dictionnaire arabe-français contenant toutes les racines de la langue arabe*. 2 tomes. Paris.

Kratschkowsky, Ignaz (2007) : « al-Nawādjī ». In: *Encyclopaedia of Islam. Second Edition*. Edited by P. Bearman et al. Disponible sur 10.1163/1573-3912_islam_SIM_5856. Consulté le 13 octobre 2016.

Larkin, Margaret (2007) : "The Dust of the Master: A Mamluk-Era *zağal* by Ḫalaf al-Ġubārī". *Quaderni di Studi Arabi* 2: 11–29.

Larkin, Margaret (2008) : "Popular Poetry in the Post-Classical Period, 1150–1850". In: *Arabic Literature in the Post-Classical Period*. Edited by Roger Allen et D.S. Richards. Cambridge, 191–242.

Nykl, Alois Richard (1933) : *El cancionero del Seih nobilísimo visir, Maravilla del tiempo Abú Bakr ibn ʿAbd al-Malik Abn Guzmán* [Ibn Quzmān]. Madrid.

Özkan, Hakan (2013) : "The Drug *Zajals* in Ibrāhīm al-Miʿmār's *Dīwān*". *Mamluk Studies Review* 17: 212–248.

Özkan, Hakan (2016) : "Why Stress Does Matter: New Material on Metrics in Zajal Poetry". *Mamluk Studies Review* 19: 101–114.

Paajanen, Timo (1995) : *Scribal Treatment of the Literary and Vernacular Proverbs of al-Mustaṭraf in 15th–17th Century Manuscripts*. Helsinki.

Pellat, Charles / Ben Cheneb, Moḥammad (2007) : « al-Ḳūmā or al-Ḳawmā ». In: *Encyclopaedia of Islam. Second Edition*. Edited by P. Bearman et al. Disponible sur 10.1163/1573-3912_islam_SIM_4504. Consulté le 15 août 2017.

Pertsch, Wilhelm (1883) : *Die orientalischen Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Gotha*. 3 parties + annexe. Gotha.

Richardson, Kristina (2012) : *Difference and Disability in the Medieval Islamic World. Blighted Bodies*. Edinburgh.

Rikabi, Jawdat (2007) : « Ibn al-Nabīh ». In: *Encyclopaedia of Islam. Second Edition*. Edited by P. Bearman et al. Disponible sur : 10.1163/1573-3912_islam_SIM_3316. Consulté le 18 octobre 2016.

Rosenthal, Franz (2007) : « Ibn Sayyid al-Nās ». In: *Encyclopaedia of Islam. Second Edition*. Edited by P. Bearman et al. Disponible sur 10.1163/1573-3912_islam_SIM_3365. Consulté le 18 août 2017.

Salīm, Maḥmūd Rizq (1948) : « Az-Zağal wa-z-zağğālūn ». *Mağallat ar-Risāla*. 1er novembre 1948, n°. 800.

Schoeler, Gregor (2007) : « Zadjal ». In: *Encyclopaedia of Islam. Second Edition*. Edited by P. Bearman et al. Disponible sur 10.1163/1573-3912_islam_COM_1373. Consulté le 18 août 2017.

Stern, Samuel Miklos (1974) : *Hispano-Arabic Strophic Poetry. Studies by Samuel Miklos Stern*. Oxford.

Stewart, Devin J. (2009) : « Ibn Ḥijjah al-Ḥamawī ». In: *Essays in Arabic Literary Biography II: 1350–1850*. Edited by Joseph E. Lowry et Devin J. Stewart. Wiesbaden, 137–147.

Talib, Adam (2012) : « Compte rendu : Ṣalāḥaddīn Ḫalīl Ibn Aybak aṣ-Ṣafadī, Kašf al-ḥāl fī waṣf al-ḫāl ». *Mamluk Studies Review* 16: 168–171.

Tuttle, Kelly (2009) : « al-Ibshīhī ». In: *Essays in Arabic Literary Biography II: 1350–1850*. Edited by Joseph E. Lowry et Devin J. Stewart. Wiesbaden, 236–242.

Van Gelder, Geert Jan (1995) : "A Muslim Encomium on Wine : The Racecourse of the Bay (Ḥalbat al-kumayt) by al-Nawājī (d. 859/1455) as a Post-Classical Work". *Arabica* 42: 222–234.

Wagner, Ewald (1960) : « Die vulgärarabischen Gedichte des Ṣafī ad-Dīn Ḥillī in seinem Kitāb al-ʿĀṭil al-ḥālī wa-ʾl-muraḫḫaṣ al-ġālī ». *Der Islam* 36: 78–98.

Weintritt, Otfried (2005) : « an-Nāṣir al-Ḥammāmī (gest. 712/1312) : Dichter und Bademeister in Kairo ». In: *Alltagsleben und materielle Kultur in der arabischen Sprache und Literatur*. Eds. Thomas Bauer et Ulrike Stehli-Werbeck. Wiesbaden, 381–390.

Wright, William (1896) : *A Grammar of the Arabic Language*. 2 tomes. Cambridge.